7me Année N° 9 Septembre 1908.

Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — No 9 SEPTEMBRE 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie cosmique

(*Suite*)

L'affinité est une force qui attire et unit les objets les uns aux autres. Cette attraction, cette union, peut être stable, ou instable. Elle est stable tant que la réception et la responsion sont égales ; elle est instable aussitôt que cette condition cesse. C'est-à-dire que sa stabilité est proportionnée à la satisfaction réciproque. Il s'ensuit que la transformation (transmutation, etc.) a sa raison d'être dans la puissante force de l'affinité. L'affinité est relative et en grande partie dépend des circonstances. Le désir de l'isolement est anormal et maladif; en mettant les choses au pis, l'absence totale d'affinité n'existe pas. Généralement ce qui est appelé non affinité est causé en réalité par l'influence d'une affinité plus forte ou plus effective. De l'échelle quaternaire du mouvement et par conséquent de l'être, les 4 fois 12, de là aux 6 fois 12 de l'échelle du mouvement, des 6 fois 12 aux 10 fois 12 et du 10 fois 12 aux 12 fois 12 ont pour raison d'être la classification par l'affinité; mais la force de l'affinité elle-même n'est que l'effet d'une cause, et cette cause est la continuité intégrale qui n'est possible que par le développement progressif. Tout ce qui

est, cherche selon son intelligence la continuité au moyen de l'union avec ce qui peut ou qu'il estime pouvoir le mieux lui donner satisfaction; et cette loi est la force motrice prééminente dans l'échelle entière de l'être. Le fait que la continuité est le but prééminent vers lequel la force motrice de tout être tend consciemment ou inconsciemment, incline fortement à prouver l'exactitude de l'axiome VII de la base de la Philosophie Cosmique : « La perpé« tuelle évolution des formations vers le perfectionnement « est le moyen éternel et naturel pour arriver à l'Immor« talité terrestre ».

***

Les phénomènes connus sous le nom d'affinité chimique sont trop bien connus pour avoir besoin de commentaires. Le Cosmophile n'oubliera pas que la loi cosmique de l'affinité, qui règle l'individualisation de la vie, règle aussi l'intellectualisation de la vie, la spiritualisation de l'intelligence et la pathétisation de la spiritualité ; et que par l'action involutive de la double spirale, elle règle aussi la spiritualisation du pathétisme, l'intellectualisation de la spiritualité, la vitalisation de l'intelligence et l'individualisation de la vie. Une étude pratique des effets du fonctionnement de la double spirale rendra claire l'omnipotence unificatrice de cette fonction.

***

La vie est une force attributale de Ce qui est à revêtir. Elle est universelle. Dans son rapport avec le degré d'être physique elle occupe spécialement certaines gradations dans l'échelle du mouvement comme font les forces physiques les plus généralement reconnues. Comme certains des rayons solaires ne se manifestent que lorsqu'ils touchent une certaine densité, de même cette raréfaction de la force

vitale ne se manifeste qu'à son arrivée à la densité la plus proche, et son moyen de manifestation,au moins dans l'état physique,est celui de l'individualisation. Cette force vitale, étant attributale et universelle, est comme infinie dans son rapport avec la densité voisine : la densité physique, par laquelle elle est revêtue et manifestée est finie, par rapport à la force manifestée. La force vitale à manifester est stable ; ce qui pourra la manifester est instable. Il s'ensuit que les gradations variées dans la chaîne de l'être physique dépendent de la force vitale inhérente à ce qui revêt et manifeste la force vitale attributale. La Lumière (ou intelligence) est aussi une force attributale de Ce qui est à revêtir. A mesure que la vie s'intellectualise, ou pour employer l'ancienne phraséologie, à mesure que la vie est perméée par la lumière, s'accroît sa connaissance de la responsabilité à propos de la vie individualisée, par laquelle elle est revêtue et manifestée, et le conséquent désir et la capacité de continuité individuelle.

***

A mesure que se spiritualise la lumière ou intelligence, la capacité de savoir et d'utiliser les moyens nécessaires pour la continuité de la vie individuelle augmente selon le vieux dicton oral : « La couronne de la connaissance est de savoir comment vivre ». L'amour,manifesté en son rapport avec la densité physique comme force pathétique,est aussi une force attributale de Ce qui est à revêtir. C'est cette puissante et grandiose force motrice dont le but est la continuité individuelle qui est l'agent le plus actif de toute transmutation et par suite de tout phénomène physique. Dans la spirale involutive se trouve :

L'Individualisationde la vie.
L'individualisation de l'intelligence.
L'intellectualisation de la spiritualité.
La spiritualisation du pathétisme.

Le perfectionnement de la spirale involutive est plein de réalisations de possibilités splendides. De l'homme évolué, et de lui seul, dépend l'accomplissement de cette perfection, parce que selon le IVe axiome de la Base de la Philosophie Cosmique : « Dans l'Etat Physique l'homme est le suprême évoluteur ».

***

La première œuvre qui échoit au Psycho-Intellectuel ou Homme Evolué est l'individualisation de la vie, c'est à-dire une vitalisation efficace et complète assurant sa continuité. Cela a été la fin vers laquelle la force motrice des hommes les plus hautement évolués de tous les âges et de toutes les nations a été dirigée. Toute chose écrite sur ce sujet et qui est digne d'être conservée est voilée sous des signes et des symboles généralement inconnus à notre époque, ou sous un langage allégorique ou parabolique. La somme et la substance des registres existants sont concentrées vers l'enseignement d'un des Initiés du passé : « Les sangs nerveux sont la vie des sangs physiques, comme l'air est la vie de l'eau. L'elixir de vie est ce qui assure aux sangs leur fluidité et leur rapidité de mouvement normale, de sorte que chaque molécule des sangs physiques soit permée. Cette perméation intégrale des sangs physiques par les sangs nerveux doit être la première étude de la principale des entités terrestres, l'homme évolué. »

La spirale évolutive symbolise la perméation des forces plus denses par les forces plus subtiles. La spirale évolutive symbolise la responsion des forces plus denses aux forces plus subtiles; cette responsion est celle du vêtement et de la manifestation. La Tradition la plus connue enregistre certaines histoires au sujet des effets de la duelle spirale. Par exemple :

Aoual, le Premier Formé, la première Emanation du septième Attribut, à une certaine époque, pour une raison

grave descendit dans les profondeurs proto plasmiques de l'océan, afin de pouvoir y accomplir l'individualisation de la vie, c'est-à-dire de sa propre, inhérente et inépuisable vitalité.

Il est reçu qu'un des D B R à une certaine période plana au-dessus de l'immensité de la matière mélangée, individualisée afin d'accomplir l'œuvre puissante de son intellectualisation selon la capacité individuelle de réception et de responsion.

Il est reçu qu'à une certaine période, parmi un certain groupement hiérarchique, l'intelligence fut manifestée comme une lame à deux tranchants si perçante et si puissante que les peuples du pays de Brahma donnèrent à son chef le nom de Seigneur des mille sacrifices. Sheth en repos profond s'attira une grande multitude d'êtres de la densité spirituelle, et, avec leur aide, spiritualisa efficacement l'intelligence éclatante. A une période plus récente, Oannès évoqua Aoual et dit : « Voici que le règne de l'intelligence est comme une lame à double tranchant et ses principaux propagateurs comme les seigneurs de mille sacrifices ; mais à présent la spiritualité est comme le centre de neige pure, blanche et non foulée aux sommets des montagnes. »

Alors Aoual reposa sur la terre et sur la mer jusqu'à ce qu'il eût pathétisé toute l'intelligence spiritualisée, selon sa spiritualité et son pouvoir de réception et de responsion.

***

Ce qui touche l'homme beaucoup plus intimement est la spirale involutive parce que son objet et son but, comme moyens principaux de vétir et de manifester « Ce qui est à vétir » est l'individualisation de la vie, *en rendant les êtres individuels les plus évolués capables de vétir et de manifester à perpétuité la force vitale.*

Cette individualisation de la vie peut être le mieux et le plus aisément atteinte par l'individualisation de l'intelli-

gence, parce que c'est par l'intelligence que l'homme évolué comprendra et par conséquent travaillera à assurer la continuité de l'individualité, sans laquelle l'intelligence ne peut pas être efficacement évoluée pour son utilité intégrale.

Une œuvre spéciale de l'homme évolué est aussi d'intellectualiser la spiritualité. Ceci deviendra continuellement de plus en plus nécessaire, parce que (probablement en raison de la durée relativement courte de la vie individuelle intégrale), la spiritualité tend de plus en plus vers le mysticisme malsain et énervant qui graduellement remplace le rocher de la connaissance par les sables mouvants de la croyance. Un but également important est la spiritualisation du pathétisme, parce que, contrairement à cette dernière classe d'individus, il y en a beaucoup qui prennent de simples passions pour le pathétisme et la concupiscence pour l'amour.

Sur l'individualisation de la vie

La vie (la force vitale) est universelle, éternelle. Dans le degré nervo-physique, son individualisation ou sa rétention dans la même forme individuelle est actuellement transitoire et accidentelle. La conséquence de cet état de choses indiciblement triste et anormal est que les organes des sens, qui par leur développement pourraient être les liens de connexion entre les degrés d'être plus raréfiés et le degré d'être nervo-physique, n'ont pas le temps convenable pour ce développement. Ceci est une des principales raisons qui impose comme premier devoir à l'homme (pour employer une expression commune) « d'avoir soin de sa peau ».

Aucun crime de lèse humanité n'est aussi grand que celui du culte de la mortalité. A ce culte propagé avec persistance et soin depuis presque deux mille ans, et à *l'influence pernicieuse de la politique doit s'attribuer la décadence* actuelle, sociale, morale et physique, de *l'homme et surtout les nombreux cas de maladies nerveuses et mentales.* Chaque partie de chaque cellule particulière à la structure humaine

est formée pour le développement à perpétuité et en est capable. Ce développement doit s'effectuer par la connaissance de la science de la vie, et non par une conception mystique et fausse des raréfactions, quoiqu'il soit tout à fait possible que des êtres d'une densité voisine avec lesquels il y a de l'affinité puissent être vêtus dans l'aura du chercheur psycho-intellectuel, de manière à être pour lui d'une grande utilité *comme collaborateurs. La bienheureuse trinité, par le culte de laquelle l'homme peut raisonnablement attendre et espérer le salut, est la sustentation, l'hygiène et le repos. Jusqu'à ce que le culte de cette Trinité soit établi, tous les Dieux ne pourront le sauver. Lorsque ce culte sera établi, tous les dieux ne sauraient le désintégrer. Ce n'est pas en regardant vers le ciel mais en comprenant les lois de l'état physique ; ce n'est pas en mendiant mais par un travail sérieux et suivi que l'homme réalisera la plus essentielle et la plus sublime des possibilités, l'individualisation permanente de la vie.*

***

L'Etudiant Psycho-Intellectuel comprendra l'importance de l'individualisation permanente de la vie non seulement pour celle-ci mais aussi comme un « grand pas » qui mène directement à l'*individualisation de l'intelligence*. L'intelligence (dont le symbole est la lumière) est, comme la vie, une force universelle et éternelle. La force intellectuelle est spécialement caractérisée par son étroite adhésion à la loi chimique de l'affinité, par laquelle l'association d'objets attirés les uns aux autres est dissoute dès que l'objet le plus puissant sentiente un autre objet capable de donner une satisfaction plus complète que celui avec lequel il est actuellement associé.

La satisfaction de tout être consiste à conserver son individualité sous la forme qu'il estime être la plus favorable à son bien-être. Dans les rares exceptions où un être sacrifie volon-

tairement son individualité pour le bien-être ou la préservation d'un autre, le désir ou la volition d'un moi plus raréfié prend la préséance sur celui du moi nervo-physique. Comme par exemple lorsqu'une mère donne sa vie pour sauver son enfant ou l'homme pour sauver la femme qu'il aime, préférant quitter la terre que d'y rester au prix de l'être aimé. Ces personnes aussi suivent la loi de l'affinité; la différence entre elles et la généralité est que les premières sentientent et subissent une affinité plus forte que celle de l'existence nervo-physique qu'elles quittent volontairement pour la satisfaction plus grande de réaliser leur idée.

L'intelligence se manifeste par la vie. Dans le degré nervo-physique, la vie individuelle est précaire et transitoire. Aussitôt donc que l'intelligence qui se manifeste au moyen de la vie individuelle constate que la force vitale décroît, elle se prépare généralement à quitter ce qui n'est plus apte à lui donner satisfaction et se met en affinité avec ce qu'elle pense trouver capable d'une plus pleine réception et d'une plus adéquate responsion. Ainsi « l'Agni aux mille sacrifices » quitte continuellement l'individualité qui l'a vêtu et manifesté pendant quelque temps et l'abandonne à la dissociation. Cette coutume qui est contre la charité, parce qu'elle entraine un gaspillage inutile et même nuisible de la force, doit être abolie. Il est du devoir du Cosmosophile d'éduquer l'intelligence de ses semblables de telle façon qu'ils comprennent que le rôle de leur intelligence est de conserver la vie individuelle qui est son moyen de manifestation et de lui procurer les meilleures conditions possibles de santé et de bonheur. Il faut prouver que se servir de son vêtement et de sa manifestation pour épuiser son énergie pendant quelque temps, et ensuite la rejeter comme un vêtement usé, est une lâcheté. En dehors du devoir de conserver la vie individuelle qu'elle a utilisée pour ses propres fins, cette mode insouciante d'agir est essentiellement nuisible à l'intelligence pour son propre dé-

veloppement, parce que dans les conditions les plus rarement favorables (par exemple si elle réussit à trouver une autre habitation humaine, un autre centre de vie individualisée pour la manifestation) il se passe du temps avant que la nouvelle habitation soit capable d'une assimilation permettant une utilisation adéquate. *Si l'intelligence était éduquée dans la science de la vie, elle comprendrait qu'il est beaucoup plus sage et plus logique de préserver et, s'il est nécessaire, de réparer son habitation vivante et responsive, que de l'assujettir au surmenage et à l'esclavage pour l'abandonner ensuite.* « L'injustice recule sur l'injustice », et l'Agni aux mille sacrifices qui offre ses victimes comme holocauste à Yama prépare sa propre hécatombe.

***

Le troisième devoir qui incombe au Cosmophile est l'intellectualisation de la spiritualité. Actuellement la plupart des hommes les plus intellectuellement développés tend vers le matérialisme beaucoup plus que vers la spiritualité. Il est désirable que sans lâcher prise sur le premier point, qui est de valeur prééminente, l'étudiant intellectuel le balance par de la spiritualité : la principale raison de suivre ce conseil est que la force spirituelle est l'intermédiaire naturel entre l'intelligence et le vrai pathétisme, pathétisme qui est capable de préparer le chemin à l'Agni du foyer, l'ami de la terre et de l'homme, le précurseur de la Restitution.

Malheureusement la spiritualité, par sa non responsion à l'intelligence, est négligée ou regardée avec mépris par les hommes intelligents, et ceci fréquemment avec raison. Il reste donc aux psycho-Intellectuels à intellectualiser la spiritualité de telle manière qu'elle soit comme un soleil de radiance pure au lieu d'être, comme trop fréquemment à l'époque actuelle, un étroit grillage à travers lequel le rayonnement de l'intelligence ne peut guère passer.

***

Le quatrième devoir du Cosmophile est d'aider de tout son pouvoir à la spiritualisation du pathétisme. Ceci est de la plus grande importance, parce que la non spiritualisation du pathétisme tend directement vers la détériorisation de la race humaine, et met l'homme, autant que cela est possible, au niveau des bêtes.

Il sera compris par ce bref aperçu que le fonctionnement en équilibre de la double spirale de l'évolution et de l'involution sont essentielles au perfectionnement. Tout développement est l'effet de l'émanation et de la perméation des forces, et de leur manifestation par ce qui est perméé grâce la réception et à la responsion.

Il s'ensuit qu'à l'égard du fonctionnement de la double spirale, à la vitalisation d'individualité doit répondre l'individualisation permanente de la vie.

A l'intellectualisation de la vie doit répondre l'individualisation permanente de l'intelligence.

A la spiritualisation de l'intelligence, doit répondre l'intellectualisation de la spiritualité.

A la pathétisation de la spiritualité doit répondre la spiritualisation du pathétisme.

Or le perfectionnement de la spirale involutive dépend de l'homme évolué.

(*A suivre*).

LE MUGUET

Légende

Océanus dormait dans sa suprême majesté, en murmurant des choses ineffables sous les caresses de la brise d'été. Des bateaux de pêche parsemaient le monde des eaux ; çà et là, sur l'horizon apparaissait un vaisseau aux voiles lâches, attendant que le vent les gonflât.

Sur le sable uni et doré, juste au-dessus de la ligne d'herbes marines et de coquilles qui marque la limite ordinaire de la haute marée, se tenait un groupe de pêcheurs. Les hommes avaient pour tout vêtement une large ceinture qui maintenait autour d'eux un morceau d'étoffe bleue grossière descendant jusqu'à leurs genoux. Les filles portaient une courte tunique sans manches, de même couleur, et des foulards de teintes variées qui servaient de coiffures, de fichus, de tabliers ou de ceintures.

Comme le soleil couchant s'approchait de l'horizon empourprant les eaux sommeillantes, une jeune fille descendit de la falaise et s'assit rêveuse, à quelque distance du groupe. Elle restait immobile, regardant au loin le globe de sang d'où partait un sillon de lumière cramoisie qui s'étendait jusqu'au rivage. Un à un les garçons pêcheurs s'approchèrent d'elle, quittant leurs compagnes précédentes ; celles-ci, vexées ou attristées de leur désertion rentrèrent graduellement dans leurs demeures, sortes de huttes bâties dans un enfoncement de la falaise. Les hommes se taisaient, respectant la rêverie de la jeune fille,

impressionnés peut-être aussi par l'intensité du spectacle, mais lorsque l'astre eut à moitié disparu dans l'onde, quelques-uns témoignèrent de leur impatience et l'un d'eux, plus audacieux ou plus ardent que ses compagnons, se leva et se tint debout contre la gracieuse créature. C'était encore presque une enfant, comme le disait sa forme svelte et gracile, revêtue aussi de la courte tunique qui se distinguait seulement de celles de ses compagnes par la nuance d'un vert intense et doux. Le teint très blond de son visage ovale, ses cheveux couleur de l'orge mûre formaient avec des yeux d'un violet foncé frangés de longs cils noirs, un contraste qui rehaussait encore sa rare beauté. Sa bouche arquée était faite pour les sourires et les baisers, mais les yeux pensifs reflétaient parfois la mélancolie et même la tristesse. Douze ans auparavant, à la suite d'un naufrage, elle avait été jetée sur la côte et celui qui maintenant se tenait debout près d'elle, l'avait reçue sur le rivage, alors que les grandes vagues qui l'avaient apportée se retiraient..... Elle était un trésor trouvé. Lui, avait seulement douze ans à cette époque et, depuis lors il s'était toujours montré pour elle un ami sûr, un protecteur ferme et dévoué ; maintenant il l'aimait.

Comme une teinte d'un gris cendré s'étendait sur les eaux de chaque côté de la lumière pâlissante, il lui dit :

— Ne voulez-vous pas nous parler, Algues ?

Semblant sortir d'un rêve, elle leva les yeux sur lui et les promena ensuite autour d'elle où les jeunes pêcheurs étaient étendus.

— Je ne savais pas que vous étiez là... camarades.

La douce voix d'Algues était comme une caresse ; au son de cette voix, les jeunes gens s'approchèrent encore davantage de sorte que leurs mains brunes reposaient sur ses pieds nus, sur ses minces chevilles, sur les bras ronds et délicats. Les doigts hâlés et forts de Harold erraient parmi l'abondance des cheveux ondés de sa jolie compagne ; ceux-ci dénoués, l'auraient enveloppée complètement,

s'ils n'avaient été retenus par un ruban vert et blanc, cadeau de Harold, dans lequel elle avait enroulé une tresse de fines herbes marines. Enfin il s'assit derrière elle et Algue, s'inclinant en arrière, se reposait sur son fauteuil vivant... Aucun bruit ne se faisait entendre sauf celui des vagues qui soupiraient.

***

Lorsque la dernière trace de la boule cramoisie eut disparu, un grand vaisseau aux voiles blanches fut visible contre le gris du ciel. Puis, peu après, un bateau de pêche aborda sur la rive et deux hommes vigoureux, sautant sur le sable, l'attachèrent par un câble à un poteau solidement enfoncé au pied de la falaise, près du groupe des pêcheurs. Ceux-ci se levèrent alors, cette arrivée ayant rompu le silence et le charme, et ils se dispersèrent un peu... Un des hommes qui avaient amarré le bateau dit en s'adressant à Harold :

— Avez-vous appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Le jeune marquis ou « le Sorcier » comme certains l'appellent, est de retour après cinq ans d'absence. Le navire amarré au large lui appartient et le canot qui vient de s'en détacher le transporte encore une fois à sa rive natale. Il trouvera la vieille propriété dans un bel état !

— Est-ce que vous dormez, Algue ?

C'était Harold qui parlait.

— Pas tout à fait, répondit elle, mais je me sens délicieusement bien.

— Il commence à se faire tard, rentrons à la maison.

— Ne partez pas encore ! firent les camarades. Vous laisserez trop de vide parmi nous.

Les deux pêcheurs nouveau-venus quittèrent le groupe et marchèrent à pas rapides vers le village. Ils étaient fatigués, affamés ; et le repas du soir les attendait.

— Algue, reprit Harold, j'ai besoin que vous rentriez.

— Pourquoi, Harold ?

— Parce que cela vaut mieux ainsi pour vous et pour moi.

— Non ! non ! implora encore le reste de la bande ; restez avec nous au moins jusqu'à ce que la lune se lève. »

Algue se mit debout :

— Que dois-je faire, camarades ? dit-elle. Je ne peux pas plaire à tout le monde ; il faut que quelqu'un décide pour moi.

Pour toute réponse, Harold la souleva dans ses bras et l'emporta en remontant le sentier de la falaise par où elle était descendue.

Comme les jeunes pêcheurs reprenaient en grommelant le chemin du village, la quille d'un autre bateau toucha le rivage, et un homme en costume de marin sauta à terre.

— Peut-être est-ce le Marquis ? Peut-être est-ce le Sorcier ? se disaient les pêcheurs entre eux. Mais sans se soucier de leur présence, celui qui venait de débarquer s'enveloppa d'un long manteau que lui tendait un de ses rameurs, et fit route par le rivage, tout près des vagues refluantes, vers un promontoire qui saillait dans la mer, couronné d'un ancien château.

***

La vie des pêcheurs était dure et pleine de dangers, mais ils étaient accoutumés au labeur et aux privations que, depuis des générations, ils suçaient pour ainsi dire avec le lait de leurs mères, et tout cela leur paraissait naturel. Mais malgré l'âge tendre où la tempête l'avait jetée parmi eux, Algue avait souffert de la rudesse de cette existence. La faim, le froid et autres privations qui laissaient ses compagnes presque insensibles dans leur belle endurance, lui étaient toujours pénibles, et bien qu'Harold, son sauveur, n'eût jamais possédé la moindre chose sans la partager

avec elle, elle était bien forcée de se passer de tout lorsqu' arrivaient des semaines pendant lesquelles le bateau ne pouvait pas quitter le rivage, des jours où la pêche était infructueuse...

Il n'en était pas ainsi aujourd'hui et, dès qu'il fut entré dans la hutte et qu'il eut posé son léger fardeau sur le sol de sable battu, Harold mit le poisson à griller sur la braise encore brûlante. Ensuite il s'assit à côté de la jeune fille et dit :

— Écoutez, Algue, vous êtes mon « trésor trouvé » et vous avez quatorze ans. Je voudrais que vous m'apparteniez à moi, à moi seulement.

— Et les camarades ?

— Seront toujours les camarades ; seulement les *nôtres*, pas les *vôtres*.

Elle leva ses yeux violets vers ceux de son ami et secoua la tête :

— Cela ne pourrait pas marcher ainsi, dit-elle ; les camarades auraient trop de chagrin et moi aussi.

— Autrement dit, vous ne voulez pas de moi pour votre homme ; qui voulez-vous ? Dites-le moi !

— Personne et tout le monde ; je ne vois pas l'utilité de changer les choses qui sont bonnes.

— Mais moi, j'en vois l'utilité. Vous vous attachez tous les jeunes pêcheurs et les filles sont prêtes sans cesse à vous faire un mauvais coup : cela n'est pas étonnant. Jeanne Lacham a juré vengeance contre vous parce qu'elle veut que je sois son homme ; d'autres encore... Il est temps que vous apparteniez à quelqu'un et, le premier, j'ai des droits à vous le demander.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous ai sauvé la vie.

— La vie n'a pas grande valeur à mes yeux. Elle est terriblement dure.

— J'ai mis de côté quelque argent pour m'acheter un

bon bateau,et si vous consentez à être ma femme, je vous rendrai la vîe aussi douce que je peux.

— Merci Harold, mais vraiment cela n'irait pas ; je ne peux pas.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Donc, vous aimez quelqu'un d'autre. Dites-moi qui ? Ses yeux brillaient du feu d'une colère passionnée qui s'éteignit rapidement lorsque la jeune fille répondit :

— De tous les camarades, vous êtes celui que je préfère, mais ma liberté est mon seul bien, et si je la perds je serai malheureuse, tellement malheureuse que je me donnerais à cette mer d'où vous m'avez prise. A quoi bon vivre pour souffrir ?

Il jouait avec le ruban qui retenait les lourds cheveux couleur de blé.

— Oui, disait-elle, je sais que vous m'avez donné tout ce qui était en votre pouvoir, comptant pour rien votre peine, et je vous remercie, ainsi que les camarades pour leur bonté ; surtout je vous remercie, Harold, de ne pas m'en vouloir parce que je veux être libre.

Alors il se leva et, debout devant elle, pénétrant de son regard les yeux sombres de sa compagne :

— Promettez-moi, dit-il à voix basse, par le père qui vous donna l'être et par la mère qui vous enfanta, promettez-moi par l'oracle de la caverne que si jamais vous changiez d'idée et preniez un pêcheur comme compagnon de votre vie, ce sera moi.

— Si je vous le promets, où est ma liberté ? dit-elle d'une voix troublée.

Il y eut un silence.

— Vous m'avez donné un coup qui m'étourdit un peu, reprit enfin Harold. Au revoir ; je me trouverai mieux sur mer que sur terre.

— Mais le vent monte et quand nous passions par devant la « caverne des soupirs » j'ai entendu la voix de l'oracle

comme une lamentation... j'ai le sentiment que les poissons ne s'approcheront pas des filets cette nuit.

Il ne répondit pas, et sortit dans la nuit. Comme il ouvrait et fermait la porte, le vent apporta dans la chambre le rugissement des vagues, et souffla sur la braise qui s'éclaira. Alors apparut au milieu de sa rougeur ardente un creux de lumière blanche dans lequel se dessina le profil d'un homme. Algue approcha sa chaise au siège de jonc et s'assit devant le feu, le regard fixé sur cette cavité lumineuse jusqu'à ce que les cendres tombant une à une eussent entièrement fait disparaître la figure.

Alors la jeune fille descendit la falaise jusqu'au rivage.

*
* *

Le marquis Karl rêvait sur un divan devant les cendres où couvait encore le feu des grandes bûches de chêne. Les vagues se brisaient avec un bruit de tonnerre au pied de la falaise et le vent rugissait tristement à travers la forêt comme un lion nouvellement emprisonné. Le visage du marquis était calme mais triste. Son retour au foyer de ses ancêtres ne lui avait apporté jusqu'ici que vexations et désappointements. L'intendant auquel il avait confié le soin de sa maison et de ses gens, avait dû se rendre dans le Midi pour raison de santé et le frère qu'il avait laissé à sa place s'était montré négligent de ses devoirs et indigne de confiance. Non seulement il avait laissé péricliter les biens dont il avait la charge, mais en apprenant le retour de son frère, il s'était hâté d'abattre quelques-uns des beaux vieux arbres, de vendre tout ce qui pouvait se transformer en argent, puis il s'était évadé. Aussi le marquis, venu avec l'intention de passer seulement quelques semaines sur ses terres, se déterminait-il maintenant à s'y établir, à vivre dans le vieux château où il était né, où avaient vécu ses aïeux.

La chute d'une longue bûche qui brûlait lentement sur

les chenêts, fit voler une gerbe d'étincelles et aviva les flammes qui se reflétèrent sur les boiseries foncées et polies, sur les franges de cristal des candélabres.

Karl se leva et s'installa devant son bureau pour écrire au seul homme avec lequel il fût en affinité intellectuelle, bien que le manque de rapport pathétique l'empêchât de lui donner le nom sacré d'ami. Sa lettre se termina ainsi : « Je suis, comme toujours isolé parce que j'ai appris par « l'expérience d'autrui à laquelle j'ai ajouté la mienne, « à pénétrer au-delà de la zone habituelle de la pensée « humaine. Je comprends la miséricorde du Dieu d'une « certaine tradition qui défendit à l'homme, à une phase « de sa vie, de manger le fruit de l'arbre de la connais- « sance. J'ai à peine vingt-cinq ans et cependant j'ai comme « survécu à la joie et même au désir de celle-ci ; de sorte « que je m'installe au milieu de mes fermiers et laboureurs « et d'une population de pêcheurs, sans regrets, satisfait si « je peux aider à rendre heureux ceux du bien-être des- « quels je suis responsable. »

Tandis qu'il pliait et cachetait la lettre, la rafale secoua les vitres ; le tonnerre des vagues et le rugissement du vent dans la forêt s'intentifièrent.

A l'appel du jeune homme un domestique parut et Karl lui remit la lettre pour la porter à la poste. Mais l'homme serrait l'enveloppe dans ses mains et hésitait :

— Le bureau de poste est à un demi-kilomètre du château et personne ici, ne veut passer par la « Caverne des soupirs » à cette heure de la nuit, dans un orage comme celui-ci.

— Mettez donc la lettre à la poste demain matin de bonne heure. C'est, en vérité, une nuit terrible. Sûrement aucun pêcheur ne fera sortir son bateau.

— Un seul a quitté le rivage, et ceux qui l'aiment veillent sous l'abri de la falaise en saillie, en brandissant leurs lanternes au point de débarquement le moins dangereux.

— Qui a été assez téméraire pour lancer son embarcation par cette tempête ?

— Harold, le capitaine de l'équipe du canot de sauvetage.

— Si je ne me trompe pas, c'est bien ce jeune homme, à la peau brune, qui m'a fait travailler la natation, et qui était fils d'un pêcheur et d'une Zingara ?

J'ai entendu dire, après mon départ, qu'il avait sauvé une enfant d'un naufrage et la gardait près de lui.

— Oui, Monsieur le Marquis ; c'est Harold. Pauvre garçon ! Il y a peu d'espoir de son retour.

— Je vais descendre au rivage et allumer un fanal plus puissant.

Comme Karl luttait avec le vent,à une sûre distance des vagues qui se dressaient pareilles à des montagnes, il s'arrêta pour respirer à l'entrée de la fameuse caverne des soupirs. Et là, se mélangeant au grondement de la mer, il entendit les éclats d'une voix de femme. Prêtant l'oreille, il saisit ces imprécations :

— « C'est vous qui avez envoyé l'homme que j'aime à son sort de malheur ! Je voudrais que la mer vous engloutît avant qu'il eût seulement le temps de vous sauver ! Je ne pourrai pas l'arracher à la mort, mais au moins je puis le venger !

On entendit dans l'ombre comme le bond d'un jeune tigre qui fut suivi d'une chute et d'un cri pitoyable. Tournant rapidement sur la scène la lumière de sa lanterne, il aperçut deux jeunes filles dont l'une avait abattu sa compagne et, furieuse, s'apprêtait à l'assommer d'une pierre. En un clin d'œil le marquis avait saisi la main, en avait arraché l'arme meurtrière, puis s'était mis de force entre les deux femmes. Après une courte lutte pour arriver à sa victime, l'agresseur, voyant son impuissance s'enfuit de la caverne en proférant des imprécations et des menaces de vengeance prochaine.

— Vous êtes en sûreté, dit le jeune homme en se pen-

chant sur la forme qui gisait à terre. L'ennemie s'est enfuie.

Deux beaux yeux se levèrent sur la figure de Karl et le regardèrent avec un profond étonnement, mais la bouche ne proféra aucune parole.

— Qu'est ce que c'est, dit il ; pourquoi me regardez-vous ainsi ?

La jeune fille se leva en le regardant toujours, puis elle répondit gravement :

— Parce que c'est votre visage que je vois dans le feu, mon roi de la mer.

— On me dit, reprit Karl, que le capitaine de l'équipe du canot de sauvetage est sorti avec son bateau de pêche et que ses camarades veillent les fanaux qu'ils ont allumés. Je vais aller mettre une lumière plus puissante, voulez-vous venir ?

Comme il parlait ainsi il prit les mains de la jeune fille. Elle ne parlait ni le bougeait. Sa respiration changeait, sa tête se penchait sur ses mains que le marquis tenait dans les siennes.

« C'est le sommeil de trance, murmura-t-il. Qui sait ? Peut être ai je trouvé celle que je cherche vainement depuis si longtemps... Qu'est-ce, pour moi, que la lumière qui pourrait guider vers le rivage le bateau de pêche de Harold, en comparaison de la lumière humaine qui pourra me guider vers l'arbre de la connaissance ! »

Et soulevant Aïgue dans ses bras il l'emporta au château, dans la tour de l'Est, appelée Tour du Sorcier et dont personne ne franchissait jamais le seuil.

*
* *

Bruyantes et véhémentes étaient les lamentations des jeunes pêcheuses tandis que les heures passaient sans ramener Harold. Mais leurs plaintes se changèrent en désespoir la deuxième nuit, lorsque Jeanne Lacham revint

de la caverne des soupirs et raconta qu'elle avait vu le fantôme de Harold ; elle avait même entendu sa voix qui appelait au secours, se confondant avec la voix de l'Oracle.

Bruyante et véhémente fut aussi leur joie lorsqu'au troisième matin, l'orage s'étant apaisé, le bateau de Harold fut aperçu, s'approchant du rivage.

Quand le pêcheur débarqua ce fut autour de lui un attroupement, et une clameur de joie ; on versait des larmes et Jeanne Lacham, lui passant les bras autour du cou, chuchota :

— C'est inutile que vous cherchiez l'Algue ; le sorcier du château l'a trouvée dans la caverne des Soupirs et elle n'est jamais revenue. Dieu merci ! Vous serez mon homme maintenant. N'est-ce pas ? »

Harold dénoua brusquement les bras qui l'entouraient, et avec un juron terrible, sans lâcher les poignets de la jeune fille :

— Qui vous l'a dit ? demanda-t-il.

— Je l'ai vu de mes propres yeux. J'étais folle d'angoisse lorsque j'ai entendu dire que vous aviez pris la mer, et j'allais pour invoquer la protection de l'Oracle ; j'y trouvai cette fille que je devinais être la cause de votre folle témérité. J'allais lui infliger la volée de coups qu'elle mérite lorsque mon bras fut saisi par derrière et je vis un homme qui ressemblait au sorcier de la galerie des tableaux du château, mais plus jeune et encore plus beau. Comme j'essayais de m'arracher de ses mains, la voix de l'Oracle ou quelque autre créature poussa un cri semblable à celui d'un millier de mouettes ; alors je m'enfuis. Les camarades furent à moitié fous en pensant que leur « Trésor » était noyée ; et je gardais mon secret. Mais hier soir un des domestiques du château me dit que son maître s'était enfermé dans la Tour du Sorcier où nul n'est admis sauf son serviteur indien ; et je devinai que c'était lui et non pas la mer qui avait enlevé l'Algue.

— Mais vous n'avez aucune preuve qu'il en est ainsi ?

— Mon sentiment est ma preuve.

— Mais ce n'est pas la mienne. Laissez-moi passer : j'ai besoin de manger et de me reposer.

Harold se fraya un passage à travers le groupe de jeunes filles qui l'entourait et s'en alla vers la hutte par le sentier de la falaise. Il arrivait à un tournant du chemin qui lui cachait la vue du rivage lorsque deux hommes vinrent à lui.

— Nous vous avons attendu ici, capitaine, dit l'un d'eux, afin d'échapper au vacarme des femmes, mais nous voulons cependant vous dire que nous sommes bien, bien contents que votre bateau ait tenu bon dans la tempête.

— Merci, camarades ; je l'ai fait entrer dans la petite baie des Mouettes, et heureusement j'avais avec moi une poignée de biscuits et quelques poissons.

— Nous avons des nouvelles pour vous, capitaine.

— Quelles nouvelles ?

— Le bateau du Marquis a disparu dans la bourrasque ainsi que les trois hommes qui étaient à bord. Peut-être n'a-t-il pas coulé bas, mais le Marquis a offert quatre mille francs à celui de nous qui le découvrira et vingt mille à qui lui apportera un petit coffret qu'il a laissé dans le coffre-fort de sa cabine.

— Et vous avez trouvé ?

— Non capitaine. Jeanne dit que le coffret contient des papiers sur la magie noire et qu'ils sont gardés par un démon... et personne ne veut plonger. Dieu sait que les pièces d'or sont assez rares parmi nous, mais aucun bon chrétien ne vend volontiers son âme au diable.

— Le marquis est-il encore au château ?

— Personne ne le sait avec certitude. On dit qu'il s'es enfermé dans la Tour du Sorcier. Mais, Capitaine, vous ne risquerez pas corps et âme pour quelques francs ?

— Mon corps ne risque rien ; la mer est calme et je sais plonger dans l'eau profonde ; pour le reste je ne

crains ni Dieu ni diable. C'est votre foi qui vous rend poltrons : ma mère, à moi, était une Zingara.

Et il continua son chemin. Lorsqu'il entra dans sa hutte, il fut surpris d'y voir de la braise allumée sur laquelle grillaient des poissons. Un enfant d'environ quatorze ans sortit de l'ombre.

— J'ai vu votre bateau dans le lointain, Capitaine, et je pensais que vous auriez peut-être froid et faim.

— Vous avez pensé juste, mon petit Halk ; nous mangerons ensemble.

Lorsque le rapide repas fut terminé, Harold dit :

— Vous êtes le fils d'un courageux père ; il n'y avait pas de meilleur rameur ni d'homme plus hardi que lui dans toutes les équipes. Vous pouvez aujourd'hui prouver que vous êtes digne d'être son fils.

— Comment ?

— En aidant à sauver Algue.

— Algue ? Est-elle donc encore en vie ?

— Elle est, à ce que je pense, enfermée dans la chambre haute de la Tour du Sorcier ; mais je n'en ai aucune preuve. Ce que je désire de vous est de grimper par le lierre de la maçonnerie, ou par n'importe quel autre moyen, de manière à gagner le petit parapet qui fait saillie au-dessous des fenêtres d'en haut de la tour ; et là, de regarder, si c'est possible. La tâche n'est nullement facile car vous ne pouvez monter que pendant l'obscurité de la nuit ; et même alors, si le sorcier est dans son antre, il pourrait s'aviser de la présence de quelqu'un et vous dénicher. Mais nous ne pouvons mourir qu'une fois. Et si vous réussissez je vous emmènerai dans le bon bateau que j'ai l'intention d'acheter et lorsque vous serez un homme vous serez mon associé.

La figure de l'enfant s'illumina.

— Cela me fera plaisir de sauver Algue, dit-il ; elle est si jolie et si bonne pour moi.

Toute la nuit Harold attendit et guetta anxieusement. Au point du jour, Halk entra dans la hutte.

— Vous avez réussi ? demanda Harold d'une voix rauque qui trahit son anxiété.

— Oui, Capitaine, fit le garçon, fièrement. J'ai grimpé le long dn mur qui était le mieux abrité du vent et arrivé en haut j'ai suivi le parapet jusqu'à une fenêtre éclairée ; là j'ai vu une femme endormie sur une couchette et le marquis Karl assis près d'elle avec sa main dans la sienne. Tout d'abord je n'ai pu voir la figure de la femme, à cause de l'homme qui me la cachait, mais au bout de quelque temps il se leva et quitta la chambre un instant ; alors je vis que c'était Algue.

— Dites-moi tout.

— La chambre était belle et la robe blanche d'Algue l'était aussi. Ils parlaient ensemble très gravement, mais je ne pouvais entendre aucun son de voix parce que la fenêtre était fermée. Algue me paraissait être dans un sommeil très agréable ; et elle souriait lorsque de temps en temps il se penchait sur elle et la baisait.

— Qu'il soit maudit !

Les mots étaient dits avec tant de colère concentrée que la figure de l'enfant devint toute grave.

— Vous ne voudrez pas de mal au marquis ou à Algue ? dit-il anxieusement.

— Est-ce que cela vous regarde ? Mangez, buvez et couchez-vous.

Alors Harold descendit sur le rivage et s'étendit sur le sable à l'abri d'un vieux bateau renversé par le vent. Le menton sur ses mains entrelacées il songeait. Comme le soleil se levait, une voix l'appela par son nom, plusieurs fois.

— Je savais que vous étiez ici, Harold, dit-elle ; je vous ai vu aller sous le bateau. Il y a des yeux qui vous cherchent, des yeux sombres et inquiets. Ce sont ceux de l'Indien, du soicier. Aussi ai-je marché autour de vous en

murmurant une invocation aux êtres de la mer qui peuvent vous rendre invisible.

— Rentrez chez vous et laissez-moi en paix !

— Harold, il y a une ombre vivante sur le sable auprès de la mer : c'est celle de l'Indien. Il ne peut pas voir qui vous êtes parce que les habitants de la mer vous ont voilé, mais il devine que sous le bateau, il y a quelqu'un qui hait son maître. Il est capable de vous jeter un mauvais sort, et alors, comment pourrez-vous sauver Algue ? Quittez le bateau du côté de la falaise et allez-vous-en avant qu'il vienne.

— Vous avez raison, fit enfin Harold, il faut bien que je vive pour me venger !

Sitôt qu'il eut disparu, Jeanne s'en alla sur le sable uni vers la forme solitaire qui se tenait sur le rivage près du promontoire. Elle était fiévreuse et surexcitée ; la fraîcheur des lames qui, par moments, se brisaient sur ses pieds, la rafraîchit. Elle s'arrêta, en rencontrant l'Indien et lui souhaita le bonjour.

— Quel matin splendide, dit-il ; sans doute tous les bateaux de pêche sont partis depuis longtemps ?

— Tous, sauf celui de Harold, répondit-elle. Il va au château offrir ses services à M. le marquis pour plonger dans la mer et lui rapporter le fameux coffret, ou, en tous cas, des nouvelles de son navire.

— C'est un beau temps pour plonger.

— Oh ! mais Harold ne plongera pas avant sept jours d'ici. Pas un de nous n'entreprendrait une chose dangereuse pendant que la lune décroît, surtout lorsque l'on va affronter les habitants de la mer qui gardent les trésors. D'ailleurs, Harold veut auparavant faire un voyage à Finisterre où demeurent ses vieux parents, pour recevoir leur bénédiction ; il est allé hier à la ville afin d'y chercher sa petite épargne, car il veut leur apporter un cadeau.

— Mais tout à l'heure il était sous le vieux bateau auprès de la falaise ?

— Non, c'était mon frère Jacques. Il était rentré de la pêche tard dans la nuit et s'était endormi là.

Puis l'homme et la jeune fille poursuivirent chacun leur chemin sur la grève dorée, projetant devant eux de longues ombres violettes.

*
* *

La tour du sorcier était un Paradis pour Algue, à cause de la présence de sa divinité. Pour elle, Karl était toujours le Roi de la Mer dont elle voyait la figure depuis son enfance dans les creux de la braise rouge ; et vers qui, inconsciemment, son être se concentrait.

Pour lui, elle était un trésor psychique à l'aide duquel il espérait utiliser pour de grandes choses, les forces qu'il sentait en lui ; et il l'entourait d'égards et de tendresse, non seulement à cause de sa jeune et rare beauté qui l'attirait, mais parce qu'elle était la lumière conductrice qui le guiderait vers les buts imprécis, entrevus dans ses rêves.

La nuit qui suivit l'exploit de Halk, lorsqu'ils s'assirent ensemble à l'heure du crépuscule, Karl parla ainsi :

— Je voudrais que vous soyez pleinement, radieusement heureuse, car dans ces conditions seulement nous pourrons accomplir l'œuvre de notre vie commune, œuvre si grande et si précieuse.

— C'est vous qui êtes si grand et si précieux, fit-elle ; c'est à vous, et non à une œuvre que je tiens !

— Qu'importe ! répliqua-t-il, pourvu que vous soyez heureuse. Vous m'appelez votre « Roi de la Mer » et cependant en ce moment même où je suis près de vous, il y a de la douleur dans vos yeux !

— Seulement jusqu'à demain, répondit-elle. Je ne puis pas me reposer jusqu'à ce que nous soyons au large, sur l'océan.

— Pourquoi ?

— Parce que je sens que vous êtes en danger.

— C'est votre dernière nuit d'inquiétude, dit-il ; demain à cette heure-ci le rivage sera à peine visible.

Elle mit la main dans celle du jeune homme.

— Il n'y a pas longtemps, dit-elle, j'ai entendu la voix de l'oracle de la caverne qui disait : « Sur terre les grandes joies et les grandes douleurs ne peuvent durer ».

Advienne que pourra, vous êtes toujours mon Roi de la Mer et partout où vous serez, je serai. Si vous êtes un brillant soleil, je serai, moi, une petite étoile près de vous ; si vous êtes une montagne, je serai un petit torrent ; si vous êtes un grand arbre, je serai une petite fleur. Voilà mon bonheur. Que m'importe tout le reste ?

« Comme il est vrai que l'amour est toute l'existence de la femme ! » pensait Karl ; mais il dit seulement :

— Vous pouvez écarter toute crainte. Mon fidèle Maya me dit que Harold est allé à Finisterre voir ses vieux parents et avant son retour nous serons sur la mer, bien loin d'ici.

— Bien. Mais promettez-moi que vous m'attirerez toujours à vous, quoi qu'il advienne ; vous ne laisserez rien m'écarter de vous ?

Et Karl promit.

*
* *

Les premiers rayons du soleil irradièrent la forêt qui couronnait la hauteur derrière le vieux château. Appuyé contre le tronc d'un chêne plusieurs fois séculaire, Karl, debout, regardait s'éclairer la vaste étendue des eaux.

L'arbre contre lequel il s'appuyait était appelé le monarque de la Forêt à cause de son grand âge et il courait sur son compte de nombreuses et étranges légendes, qui se transmettaient dans la famille des châtelains. Il était censé recevoir les êtres nerveux de ceux-ci, après leur mort, aussi sûrement que le caveau familial recevait les corps

dont ils s'étaient extériorisés ; et l'un des devoirs des propriétaires du château était d'y faire un pélerinage avant d'entreprendre un long voyage ou la veille des grandes fêtes.

Brusquement, tandis que le marquis regardait le monde gris des eaux se transformer en or à la clarté matinale, une flèche siffla dans l'air et Karl tomba avec le nom d'Algue sur les lèvres.

Un homme brun, souple et vigoureux sortit de l'ombre et regardant sa victime inerte : « Ainsi en sera-t-il pour tous ceux qui tenteront de m'enlever mon Trésor trouvé » murmura-t-il, et il se perdit dans les profondeurs de la forêt, se frayant un chemin à travers les broussailles qui se refermaient sur lui.

Ce fut Maya qui trouva le corps de Karl et le porta à la Tour du Sorcier. Alors plein de douleur en pensant à celui qu'il avait servi si fidèlement, et à celle qui chérissait son maître, il entra dans la chambre où ils avaient coutume de prendre ensemble leur repas du matin afin d'annoncer aussi doucement que possible la terrible nouvelle qui devait mettre fin si vite à ce fugitif rêve de joie.

Il trouva la jeune fille étendue sur la couche où Halk l'avait aperçue, et s'approcha d'elle. Tristement et respectueusement il dit :

— « Pour ceux qui sont la demeure de l'Agni du Foyer, il n'y a pas de séparation et sûrement un jour viendra pour eux où il n'y aura pas de douleur, mais ce jour n'a pas encore lui. »

Comme elle ne parlait ni ne bougeait, Maya se pencha sur elle et vit que sa belle figure avait la blancheur du marbre ; les paupières étaient closes et une expression de calme, de profond repos, était répandue sur ce visage. Elle avait entendu l'appel de son bien-aimé et fidèle à son vœu envers lui comme il l'avait été envers elle, elle l'avait suivi.

*
* *

Comme le navire qui devait emmener le marquis Karl et son Algue vers l'Orient emportait leurs corps entièrement embaumés, l'être nerveux du dernier des châtelains entra dans la sève du Monarque de la Forêt.

C'est en vain que Halk, Jeanne et les autres jeunes pècheuses cherchèrent Harold. Toute trace de lui fut perdue. Lorsque le soleil couchant dora encore une fois la forêt, une humble petite plante apparut, nichée au pied du grand chêne entre ses racines noueuses.

Ses feuilles doubles étaient d'un vert frais et intense, leur partie extérieure luisait avec le vernis de la silique ; l'intérieur était couvert d'une fine pellicule blanche Au milieu des doubles feuilles se dressait une forte tige où pendaient des petites clochettes blanches dont les bords étaient découpés en six et qui contenaient chacune une étoile à six pointes d'un vert pâle et presque doré L'odeur de la délicate fleur était exquise et son souffle parfumé enveloppait les plus jeunes pousses du Monarque de la Forêt, telle une douce caresse.

C'était le premier muguet.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(*Suite*)

Arayah. — Que voit Aï, tandis qu'il dort, les yeux ouverts ?

Aï. — Je vois un cadre dont la longueur est de trente coudées et dont la hauteur est de dix coudées. Son sommet est de la couleur d'une émeraude. Son côté gauche lorsque je lui fais face est de la couleur d'un saphir.

En bas il est semblable par la couleur à une améthyste orientale. Son côté droit a la couleur de la poussière.

Arayah. — C'est le symbole de la Vie, de la Lumière, de la Puissance et de l'utilité. Aï sait-il ce qui est ainsi encadré ?

Aï. — Au milieu du cadre il y a des brumes changeantes depuis le cramoisi du coucher du soleil jusqu'à la couleur des pétales de la fleur de l'églantier, ou la teinte de la topaze rose. Je devine qu'elles voilent des scènes du passé ou de l'avenir, mais j'ignore quelle est leur nature.

Arayah. — Attendons jusqu'à ce que le voile de brumes soit relevé, et qu'une scène apparaisse.

*
* *

Aï. — La brume s'est évanouie comme un petit nuage s'évanouit du ciel d'été.

Arayah. — Et Aï voit ?

Aï. — Une femme jeune, blonde et très belle. Elle est

magnifiquement vêtue et les lourds rouleaux de ses cheveux dorés sont retenus par une couronne de gemmes hors de prix. Elle se tient debout comme une qui attend. Les rideaux qui voilent l'entrée sont écartés, et quelqu'un entre, que son costume et son bâton d'office dénotent comme le principal eunuque de la maison royale. Deux nobles matrones richement vêtues, attendent auprès du rideau; l'une d'elles tient dans ses mains un voile fin de soie tissée. Le principal eunuque s'avance : l'expression de son visage est triste. Il s'incline profondément devant la femme blonde et belle, et dit d'une voix à peine audible :

Salut ! Ma reine. — Tout honneur à Vash-ti, à jamais.

Vash-ti. — A juste titre je suis nommée Vash-ti (1). Vous me saluez avec honneur, moi qui suis une enfant trouvée... trouvée sur le champ de bataille après la dernière victoire du feu roi et épousée par son fils et successeur qui fut épris de moi parce que je suis dissemblable des jeunes filles de sa nation et peut-être de toutes les autres aussi. Pourquoi donc Shara, du premier rang parmi les princes, qu'on fit eunuque de peur qu'il ne combattit contre Asuras pour obtenir la suprême puissance, s'incline-t-il devant moi, non seulement extérieurement, mais de tout son être ?

Shara. — Parce que je t'aime.

Vash-ti. — A quoi bon cela pour ceux qui sont comme toi.

Shara s'approche tout près de la reine et dit à voix basse: — Il y a eu des cœurs moins durs que celui du feu roi; des mains m'ont épargné. Pour le roi et pour sa famille dans laquelle je demeure continuellement, je suis le principal eunuque. Pour moi-même et pour toi, ma reine, je suis un homme.

Une des Matrones s'avance et s'incline devant Vash-ti.

La Matrone. — Le roi attend la reine, qu'elle revienne

(1) D'où viens-tu ?

avec nous et se prépare pour qu'en entrant en présence du roi, elle puisse trouver faveur aux yeux de celui qui est la lumière du monde.

Vash-ti. — Précédez-moi en la présence du roi pour laquelle comme vous le voyez je suis préparée.

(*A Shara*). — Venez.

Les femmes se retirent en laissant le voile sur une chaise.

Vash-ti à Shara. — Pourquoi ont-elles apporté cet ample voile ?

Shara. — Ecoutez, ma reine. Le roi s'est régalé avec les nobles hôtes qu'il invita au grand banquet tenu en l'honneur du quatrième anniversaire de son avènement au trône, et son cerveau est échauffé de boissons fortes, de sorte qu'il ne sait pas ce qu'il fait, et, dans son excitation...

Vash-ti. — Eh bien quoi ?

Shara. — Il s'est vanté que la reine surpasse toutes les autres femmes en beauté. Deux hommes de la royale assemblée, qui mangeaient à la table du roi, répliquèrent qu'ils possédaient les plus belles des belles femmes ; le roi se mit en colère, et m'ordonna de venir ici, et de vous amener au banquet, couverte seulement de ce voile semi transparent que vous laisserez tomber en entrant dans la salle des banquets.

Vash-ti. — Ainsi le roi ne se souvient que de la jeune fille captive, trouvée sur le champ de bataille ; il oublie la reine. Je sais maintenant pourquoi le visage de Shara est triste.

Shara. — Que ma reine se retire et se prépare, de peur que la colère du roi ne soit allumée contre elle.

Vash-ti. — L'ordre n'est pas celui d'un roi, mais celui d'un ivrogne, non celui d'un homme raisonnable, mais celui d'un maniaque. Je n'obéirai pas, je n'irai pas.

Shara. — Hélas ! ma reine.

Vash-ti. — Ne soyez pas troublé, parce que je refuse de me rendre ainsi un objet de honte devant tout le monde ?

Que peut-il me prendre, sauf mon titre. ma liberté ou ma vie? Mon titre, j'ai toujours su qu'il était précaire, comme l'est tout ce qui dépend du caprice. Ma liberté! dans tout ce vaste royaume, dont je suis en nom la reine, il n'y a pas de plus grande esclave que moi. Quant à ma vie, aussi longtemps qu'on doit mourir, peu importe comment ou quand.

Shara. — Ne soyez pas si téméraire. Obéissez à l'appel du roi. Qui sait? peut-être ne fait-il que mettre à l'épreuve votre soumission à sa volonté, et au moment même où vous descendrez de votre litière garnie de rideaux épais il contremandera son ordre.

Vash-ti. — Cet ordre est une honte pour celui qui l'a donné; il serait une honte pour moi si j'y obéissais. Je suis déterminée. Advienne ce que pourra, je ne prêterai pas l'oreille à sa parole.

Shara. — Est-ce votre dernier mot, que je dois porter au roi?

Vash-ti. — Un mot qui pourrait vous coûter la vie. Non je serai mon propre messager.

Shara· — Vous ne le pouvez pas, vous ne braverez pas ainsi le danger.

Vash-ti d'un geste lui fait signe de se mettre de côté

— Et qui oserait m'en empêcher

SCÈNE II.

Le roi Asuras est assis au bout oriental de la salle des banquets; à chacun de ses côtés se trouvent les deux rois qui ont douté de la prééminence de beauté de Vash-ti. Aux tables, de chaque côté de la salle des banquets, sont assis les nobles du royaume et les hôtes nobles, selon leur rang. Une musique d'instruments à cordes est entendue; les musiciens sont invisibles. De temps en temps, Asuras regarde anxieusement les lourds rideaux qui voilent l'entrée de l'ouest.

1er Roi à Asuras. — Pourquoi la reine s'attarde elle ? Vous avez engagé votre royale parole que son obéissance égale sa beauté ?

2e *Roi.* — Peut-être ses suivantes la préparent pour apparaître devant le roi et ses hôtes suprêmement belle.

Asuras dont le visage est rouge de vin et qui parle d'une voix hoquetante. — Vous avez deviné pourquoi.

Vash-ti s'attarde.

Comme il parle ainsi, les douces notes des trompettes d'argent se font entendre du corridor de l'ouest.

Asuras surexcité. — La reine ! la reine !

Les deux rois. — La reine, la reine !

Les nobles en chœur. — La reine, la reine !

Comme les dernières notes hautes des trompettes d'argent vibrent dans l'air et s'évanouissent, les rideaux sont écartés et Vash-ti entre, portant sa robe royale et sa couronne de saphirs, qui sont couvertes de son voile semi transparent. Elle s'avance près du siège élevé sur lequel le roi est assis.

Asuras la regarde en silence.

Premier roi à Asuras. — Vous avez engagé votre parole que nous verrions la reine dans la plénitude de ses charmes incomparables, et voici qu'elle vient même la figure voilée.

Deuxième roi. — Notre frère le roi n'a que plaisanté à notre égard.

Asuras se levant avec surexcitation, s'adressant à Vash-ti. — Comment osez-vous ainsi défier notre courroux ?

Vash-ti. — Comment osez-vous ainsi défier votre honte ?

Asuras. — Ma honte ?

Vash-ti. — Oui en vérité. Ne suis-je pas votre femme.

Asuras à un officier qui se tient debout près de lui. — Allez vite et amenez Shara ici. (*A un autre officier*). Dites à deux des eunuques de la reine de venir et de l'emmener d'ici. (*A part*). Pour que sa voix soit mise à silence à jamais.

(*A Vash-ti*). Ne savez-vous pas que vous êtes en notre pouvoir? Même maintenant il n'est pas trop tard : obéissez à ma parole et tout sera oublié.

Vash-ti. — Sauf ta honte. Ecoutez avant que pour vous ma voix soit mise au silence. D'où je suis venue vous 'ignorez ; où je vais, vous ne pouvez pas le savoir. Je ne veux plus voir votre visage, jamais. (*Entrent deux eunuques*).

Asuras. — Saisissez cette femme et emportez-la parmi ceux qui servent dans la maison de nos esclaves.

Quelques-uns de la maison du roi cherchent à arrêter Vash-ti, tandis qu'elle court vers la porte par laquelle elle est entrée ; mais elle les dépasse et ils sont incapables de l'arrêter.

Vash-ti, — Ne me touchez pas, de peur qu'il ne vous arrive malheur.

Comme le rideau retombe derrière Vash-ti, le roi se lève en rage ; subitement il chancelle et s'affaisse en arrière sur son siège et comme tous s'attroupent autour de lui en consternation, Shara entre.

Premier roi. — Malheureux que je suis ! le roi est mort !

Tous font place à Shara qui s'approche du roi et mettant son oreille droite contre son cœur, écoute. Tous attendent haletants.

Shara se levant. — Le roi vit. Apportez ici une litière et emportez-le à sa chambre. (*à part*) Ce n'est pas ainsi, dans son propre palais et entouré de ses amis, que périra le dernier rejeton de la race des tyrans et des usurpateurs.

SCÈNE III

Shara se tient debout dans le corridor éclairé de la lune dans le palais de la reine.

Vash-ti s'approche sans bruit. Elle est vêtue d'une robe blanche flottante et ses pieds sont nus.

Vash-ti. — Est-il vrai le bruit qu'Asuras est mort ?

Shara. — Non. Dans quelques jours il se montrera aux peuples.

Vash-ti. — Ah !... De la fenêtre de ma chambre, au milieu de la nuit, je voyais des compagnies de cavaliers quitter les portes du palais et ils me paraissaient être les messagers du roi.

Shara. — Ma reine a deviné juste, ce sont les messagers du roi.

Vash-ti. — Pourquoi sont-ils envoyés?

Shara. — Pour assembler au palais les plus belles vierges parmi lesquelles Asuras veut choisir celle qui sera reine à la place de Vash-ti.

Vash ti. — Et moi ?

Shara. — Cette nuit même un esclave vous apportera une coupe de café odorant dans lequel est mélangé un poison subtil sans goût. Le matin on proclamera que Vash-ti est morte.

Vash-ti. — Préavertie, préarmée. Je ne boirai pas la coupe toxique.

Shara. — Alors vous l'échangerez pour une mort moins soudaine et plus douloureuse. A l'ordre du roi il n'y a aucun moyen de se soustraire, excepté...

Vash-ti. — Excepté quoi ?

Shara. — La fuite.

Vash-ti. — Comment puis-je m'échapper vu que le palais est gardé par des eunuques de tous côtés ?

Shara. — Cette nuit il le sera par des hommes choisis qui sont avec moi et avec les miens.

Vash-ti. — Parlez franchement.

Shara. — Par ceux qui ne voudraient nullement risquer leur vie ou leur rang pour l'amour de Vash-ti, mais qui ont confiance en la puissance et en la volonté de Shara à qui ils attribuent des pouvoirs occultes. Chut ! des bruits de pas s'approchent.

Vash-ti se cache dans une niche du corridor. Un des eunuques s'approche de Shara.

L'Eunuque. — Mon seigneur, par ordre du roi la garde du palais de la reine est changée.

Comme l'eunuque disparaît, Vash-ti émerge de sa cachette.

Vash-ti. — Alors tout est perdu ! (*Elle cache sa figure dans ses mains et pleure*).

Shara. — Qu'est ceci ? Il y a quelque temps seulement que vous braviez la perte de votre titre, de votre liberté, de la vie même, et à présent vous pleurez.

Vash-ti. — Oui. Depuis que vous m'avez dit les mots : « Parce que je t'aime », la vie et tout ce qui la touche me sont précieux.

Shara soulevant la main de Vashti à ses lèvres. — Ma reine, ma bien-aimée. Je vous sauverai malgré tout.

Vash-ti. — Me sauver, comment ?

Shara. — Je l'ignore ; l'amour en trouvera le moyen.

Le son de la lamentation de femmes est entendu et plusieurs serviteurs et gardes entrent dans le corridor.

Shara. — Que veut dire cette lamentation de femmes ?

Un gardien du palais. — La belle-fille du premier ministre est morte. Déjà elles préparent de douces épices et des nards précieux pour conserver le corps jusqu'à ce que les plus habiles embaumeurs arrivent pour qu'il ne subisse aucune mutilation.

Thoso le premier ministre, un homme vénérable en sombre robe flottante entre dans le corridor et s'approche de Shara. Les serviteurs chuchotent les uns aux autres : « C'est le premier ministre, c'est le malheureux père. Il s'approche de Shara qui s'avance à sa rencontre, et ils se saluent du baiser de la paix. »

Shara. — Votre douleur, monseigneur, est aussi la mienne.

Le ministre. — C'est pourquoi je suis venu pour demander ton aide.

Shara. — Comment puis-je t'aider, puisque je ne peux pas restaurer à la vie celle qui est morte ?

Thoso. — Je crois en la possibilité de la résurrection du corps. Or il s'est ébruité que tu sais le secret de le conserver de telle façon que quel que soit le temps qu'il s'est reposé dans la demeure souterraine, par un certain procédé il peut être ravivé de manière même que la couleur soit rendue aux joues et aux lèvres, et, en toute apparence, qu'il vive encore une fois. S'il en est ainsi, je te prie de conserver la forme de mon enfant,pour que peut-être son être nerveux puisse être tenté de revenir à son habitation et que mon enfant me soit rendue. Viens avec moi, je te prie, si en vérité tu as ce secret.

Shara. — Où est ta fille ?

Thoso. — Dans le palais. N'était-elle pas la favorite de la reine ?

Shara. — Tout ce que l'art et la science peuvent faire est à ton service. Conduis-moi donc, je te suivrai.

(Ils passent par l'endroit où est Vash-ti).

Shara. — J'ai besoin de quelqu'un qui sache comment m'aider et que je vais appeler. A l'heure du coucher du soleil le premier procédé d'embaumement sera accompli. Envoie donc ceux que tu désigneras pour qu'ils emportent le corps à la caverne des stalactites, au-delà des murs du palais,car j'ai besoin de l'eau qui en tombe par gouttes.

SCÈNE IV

L'intérieur d'une caverne souterraine. Shara se tient debout près de l'entrée. Une procession de Mages y entre ; au milieu de la procession des serviteurs portent une bière sur laquelle se voit l'esquisse d'une forme humaine couverte d'un voile blanc. Le premier ministre marche à côté. Comme la procession entre, Shara se retire vers le bout éloigné de la caverne. A sa parole les serviteurs baissent la bière et la posent à terre à ses pieds.

Shara. — Que tout le monde quitte ce lieu, je veux

être seul. (Premièrement les serviteurs, ensuite les mages quittent la caverne. Thoso seul s'attarde).

Thoso à Shara. — Permets-moi de rester avec la forme hélas ! inanimée de mon enfant.

Shara. — Cela ne se peut pas. J'ai dit, je veux être seul.

Thoso. — Et si je refuse de quitter la caverne ?

Shara. — Alors je m'en vais, et vous laisse avec *une trépassée.*

Thoso. — Pourquoi ne serais-je pas présent ?

Shara. — Parce que je ne veux qu'aucun homme apprenne le secret qu'il m'a fallu tant d'années, qu'il m'a coûté tant de labeur et de danger pour découvrir.

Thoso. — En cela il y a une raison. Je retournerai à la caverne extérieure et y attendrai la terminaison de votre travail dans cette caverne-ci.

Shara. — Non pas. Ma volonté est d'être loin des hommes. En outre puisque j'évoquerai ceux qui ont le pouvoir de m'aider, vous ne pouvez pas vous attarder ici sans courir de danger. Pourquoi ferais-je aucune chose qui pourrait vous nuire ?

Thoso. — Je ne crains pas.

Shara. — Parce que vous ne savez pas. L'ignorance est souvent le courage des vaillants, comme elle est la crainte des lâches.

Thoso. — Je hasarderai ma chance ici.

Shara. — Et moi la mienne ailleurs. (*Shara va vers l'entrée de la caverne intérieure*).

Thoso. — Et mon enfant ?

Shara. — Suivra le cours naturel de la dissociation, vu que mon travail est interrompu.

Thoso. — Cela ne se peut pas : puisque vous êtes inexorable, je vous laisserai pour que vous terminiez votre œuvre selon votre désir.

Shara. — Cela est sage. Dans une heure vous pouvez revenir et amener qui vous voudrez avec vous.

Thoso quitte la caverne. A l'entrée, il se retourne et re-

garde en arrière pensivement. Shara l'accompagne à l'entrée de la caverne extérieure. A son évocation un grand morceau de pierre se meut jusqu'à l'entrée qu'il bloque. Shara rentre dans la caverne intérieure s'agenouille auprès de la bière et soulève le voile blanc, révélant une forme enveloppée de toile fine et d'épices aromatiques dont le parfum remplit la caverne. Le visage est également enveloppé de bandes de toile de manière à laisser la bouche et les narines libres.

Shara. — Enfin nous sommes seuls. Tout va bien ? Vous n'êtes pas troublée ou apeurée.

Voix. — Pourquoi aurais-je peur ? Relâchez ces bandes, et mettez-moi en liberté.

Shara ôte les bandes et dévoile la figure et forme de Vash-ti.

Vash-ti étirant ses membres. — Enfin je suis délivrée du palais, mais je me sens en danger jusqu'à ce que j'aie quitté l'empire du tyran.

Shara. — Il n'y a pas de temps à perdre. Bientôt Thoso s'apercevra que ce n'est pas le corps de son enfant qu'il a transporté ici. Votre fuite sera découverte et la vérité sera devinée.

Vash-ti allant vers l'entrée de la caverne. — Fuyons vite.

Shara. — Pas par le chemin par lequel nous sommes entrés, où à tout moment nous pourrions être rencontrés par ceux qui sont envoyés vous chercher.

Vash-ti. — Par quelle voie donc ?

Shara. — Par la voie qui conduit au fleuve où un bateau nous attend. qui nous portera à un lieu sûr. (*Il enveloppe la robe blanche de Vash-ti avec son manteau foncé, puis il touche un réssort et une pierre tourne lentement.*

Vash-ti passe par l'ouverture. Shara la suit.

Shara. — Lorsque j'aurai replacé la pierre nous serons en sûreté contre toute poursuite immédiate. Il était temps ! Déjà ceux qui vous cherchent entrent dans la caverne extérieure.

Des voix et des vociférations se font entendre et la caverne intérieure est remplie des poursuivants ayant à leur tête Thoso. Ils examinent chaque niche et chaque coin de la caverne rocheuse, mais en vain.

Thoso. — Je pensais attraper les infâmes trompeurs comme des rats dans une trappe, mais il est hélas ! trop tard, trop tard,

Comme il se lamente ainsi, le roi entouré de ses officiers entre.

Asuras à Thoso. — Avez-vous trouvé ceux que vous cherchez ?

Thoso. — Hélas ! non, nous sommes arrivés trop tard, trop tard.

Asuras. — Cela ne peut pas être, ce ne sera pas trop tard. *(Aux officiers, serviteurs et soldats.* L'homme qui amènera Vash-ti à notre palais, vivante ou morte, recevra richesse, honneur, puissance et domination.

(*A Thoso*), — Vous êtes témoins de mon serment, lequel selon nos lois ne peut pas être violé.

Thoso. — Je suis témoin.

Officiers en chœur. — Nous en sommes témoins.

***

Ai. — La scène a disparu. Le cadre reste. Au milieu, des brumes de violet ont remplacé les brumes de cramoisi et de couleur rose. Une étoile de lumière dorée à six pointes se meut à travers le cadre violet de l'est vers l'ouest.

Arayah. — Bientôt les brumes de violet disparaîtront et d'autres scènes seront dévoilées. Reposez-vous donc jusqu'à ce qu'elles apparaissent.

Ai. — Le voile de brume est relevé et je vois une chambre dans le palais du roi. Le roi s'incline sur un riche divan, Thoso se tient debout devant lui, de jeunes officiers de la garde se tiennent debout près de l'entrée.

Asuras. — Une lune a décru et s'est accrue depuis la

fuite de Vash-ti et — je n'en doute pas — de Shara aussi, et malgré la riche récompense offerte à ceux qui la captureraient, nulles nouvelles ne nous sont arrivées.

Thoso. — C'est étrange, peut-être Shara la cache par des moyens occultes. Que le roi oublie l'existence même de Vash-ti. Qu'il se réjouisse de ce qu'il est libre d'élever d'Iran une femme plus fidèle au rang de Reine.

Asuras. — Les plus belles vierges de notre vaste royaume et celles d'autres nations dont nos messagers ont ordonné ou demandé la présence sont entrées dans notre palais et s'en sont retournées d'où elles étaient venues, ou demeurent dans le palais des femmes, car il n'y en a pas une parmi elles qui soit comparable en beauté et en charme à Vash-ti.

Thoso s'approche du divan sur lequel le roi s'incline. — Il y a une vierge qui est d'une maison ancienne et noble toujours fidèle à la royale maison, que Sa Majesté n'a pas appelée au palais.

Asuras. — S'il en est ainsi, la faute est à ceux qui furent envoyés pour cet objet. Qui est cette vierge ?

Thoso. — Ma fille.

Asuras. — Vos paroles sont incompréhensibles : nous pensions que vous n'aviez qu'une fille dont le corps embaumé est à la garde des divins gardiens des sépulcres.

Thoso. — Non, mon roi. A ton retour de la caverne à laquelle Vash-ti et non pas le corps de ma fille avait été transporté, je trouvai ma fille enveloppée de la toile fine, des nards, des rares parfums, des drogues et des épices précieuses ; et en relevant la légère couverture de la figure je vis devant moi non pas la pâleur pareille au marbre de celles dont l'être nerveux est parti, mais une figure sereine et souriante avec la légère rougeur de la jeunesse ; en mettant ma main contre sa bouche je sentis l'haleine douce et régulière ; alors comme je me tournais pour voir si quelqu'un restait dans la chambre, je vis qu'on m'avait suivi. Ce fut alors que j'aperçus un feuillet de fin papyrus cou-

vert d'écriture que je reconnus pour celle de Shara. Dans cette lettre il constatait qu'il avait réussi à rappeler le corps plus raréfié de mon enfant à son habitation terrestre, mais qu'il était nécessaire pour elle de reposer pendant quelque temps du sommeil de l'assimilation et jusqu'à ce que ce temps fût passé, il était essentiel que personne ne connût sa résurrection, de peur que par la lumière de leur pensée elle ne devînt visible dans la région d'où elle était revenue. La lune a cru et décru, et je confie mon secret aux oreilles du roi.

Asuras pensivement. — On dit que ceux qui ainsi traversent le portail de la mortalité ne peuvent plus jamais y être retenus. Votre loyauté et celle de vos ancêtres nous est bien connue et si votre fille eût vécu à l'époque de notre recherche, nous l'aurions demandée de vos mains ; mais à présent qu'elle a été morte et est encore vivante, les conditions sont changées. En vérité nous n'avons aucun désir de prendre comme notre reine une qui, de nécessité doit nous survivre : nous vieillirions tandis que celle qui partage notre trône resterait en inchangeable jeunesse ! Non, non.

Thoso. — Je regrette la décision du roi dont néanmoins je comprends et partage le sentiment.

Asuras. — N'avez-vous pas d'autre suggestion à faire ?

Comme le roi parle ainsi, un messager entre et s'incline profondément devant le roi.

Asuras. — Quelle nouvelle apportez-vous ? Celles qui sont cherchées sont-elles trouvées ?

Messager. — Le mage de Chaldée des princes, que le roi a fait appeler, attend à la porte du palais du roi.

Asras. — Faites-le entrer. *(A Thoso)* Nous voulons être seul.

Thoso se retire suivi du messager. Le roi attend et manifeste des signes d'impatience. Le messager rentre.

Asuras. — Où est ce chaldéen ?

Le messager. — Comme les officiers à la porte lui racon-

taient la recherche que faisait le roi d'une belle vierge qui fût reine à la place de Vash-ti, il se plaignit subitement de maladie et se retira à la maison qu'il a louée.

Asuras. — C'est étrange : qu'on se renseigne au sujet de cet homme de qui on dit tant de choses merveilleuses, et de sa famille et parenté. Nous n'aimons pas les mystères.

VISION D'AMEN

Pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer, je me trouvais dans la magnifique capitale dont la belle France est si justement fière. J'habitais non loin du Bois de Boulogne. Les jardins des hôtels particuliers — hélas, toujours décroissants ! — étaient beaux de la fraîche verdure printanière, des lilas blancs et violets. Partout brillaient les fleurs roses des arbres de Judée, les chaînes d'or des faux-ébéniers ; les marronniers d'Inde étaient pleins de leurs grappes blanches, aux fleurs pointées de rose et de cramoisi. Je me sentais entouré de tant de pathétisme intellectuel et d'affection sincère, que la vie était en elle-même joyeuse. Une seule chose m'inquiétait ; je voyais circuler autour de moi d'élégantes et jolies parisiennes qui semblaient souffrir d'un boitement évidemment chronique ainsi que d'une congestion transitoire de leur visage, lorsqu'elles montaient gracieusement les marches de leurs autos. Un après-midi que je me tenais debout comme le forgeron de Longfelow « under a spreading chestnut tree » j'aperçus, descendant de sa voiture, un docteur que j'avais connu en Afrique et qui était depuis ce temps devenu célèbre. Il me vit et me serrant la main, il m'exprima tout son plaisir de notre rencontre après cinq ans de séparation. Ce plaisir était mutuel car pendant sa résidence en Afrique, ce jeune docteur s'était fait aimer de moi par sa sincérité et son intelligence.

J'avais pu, même lui être quelque peu utile dans ses

études biologiques. Désireux donc de converser en quiétude, nous entrâmes sous l'ombre d'arbres séculaires, près de la petite rivière du lac de Longchamps. Quand j'eus écouté le récit des expériences biologiques du Docteur et répondu à ses questions empressées, je lui dis combien m'inquiétaient le boitement chronique et l'assujettissement à la congestion des dames que je rencontrais ; quelle en pouvait être la cause ? était-il possible d'y trouver un remède ? Il parut surpris et intrigué, mais après un moment de réflexion il dit : « — La nervosité dans toute son infinité de phases s'accroît rapidement parmi celles qui ont le temps de s'écouter vivre ; je sais aussi que le remède en vogue chez le beau sexe est le changement de scène en quelque localité attrayante ou à la mode; mais j'ignorais que le boitement ou la congestion fussent des cas spéciaux. — » Comme il parlait ainsi, deux élégantes jeunes femmes clopinaient à travers le pont rustique qui franchit la petite rivière.

« — Regardez, dis je ; les deux jeunes femmes qui marchent là-bas, souffrent du boitement en question. » — Mon compagnon se mit à rire de bon cœur — » Je comprends maintenant, dit-il.

Le clopinement n'est pas causé par un cas pathologique, mais seulement par la maladie du tyran des tyrans : *la mode* qui ordonne que le pied soit chaussé d'instruments de torture. La congestion de la figure est un effet de la même cause ; le corset doit remplacer la finesse naturelle de la taille, et afin de l'effectuer comprime le corps, rend la respiration difficile, et un effort continuel envoie le sang au visage et à la tête. Il serait difficile de compter les cerveaux irritables, les reins et les estomacs douloureux, les poumons abîmés, les foyers sans enfants, toutes sortes de difformités et de souffrances qui sont entièrement causées par le corset — »

« — Que c'est cruel ! dis-je ! — »

« — Les dévotes qui sacrifient à l'autel de la mode lse

soumettent complaisamment à ces tortures, à cause de la popularité et du prestige de la déesse à laquelle elles s'offrent. Si on osait leur infliger la centième partie de la souffrance intense qu'elles s'imposent elles-mêmes elles protesteraient au nom des droits de l'être humain. » —

— « Mais le gouvernement devrait intervenir, m'exclamai-je chaudement, durant que les deux clopineuses aux cheveux dorés passaient du côté opposé de la petite rivière. — »

Mon compagnon rit encore et me dit :

— « Le gouvernement ! Vous semblez oublier, mon cher Ben Amen que la majorité des hommes du gouvernement sont des maris et des pères de famille, et qu'un des droits de la femme est celui de la liberté de se torturer. Entre nous, mon opinion est qu'aucun état ne pourrait supporter une telle épreuve, et que si votre conseil était suivi, cela produirait une révolution — » Et il ajouta gravement : « — C'est seulement par l'Intellectualisation qu'à la fois, hommes et femmes seront à même de distinguer leurs droits de leurs torts ; seulement par l'éducation individuelle qu'ils émergeront de l'étape du paon ou du papillon en celle digne du nom de divin et d'humain — ».

Comme il parlait ainsi le docteur consulta son chronomètre d'or et se levant à la hâte :

— « Adieu, dit-il, ou plutôt au revoir ; j'ai un cas d'une gravité et d'un intérêt spéciaux en ce moment et il faut que je sois auprès de mon malade dans une demi-heure. »

— « Je vous accompagnerai donc à votre voiture, dis-je — ».

Comme nous nous approchions de l'Avenue de la Grande Armée, le docteur qui était resté silencieux et pensif dit : « — Je serais bien aise que vous veuilliez bien voir mon malade ; j'ai carte blanche pour consulter quiconque je voudrai et employer tout moyen possible en vue de son rétablissement pour lequel, hélas ! je suis resté jusqu'ici complètement sans succès — ».

— « De quelle maladie souffre-il ? — »

— « De la maladie du mysticisme — ».

— « C'est entre toutes celle que je connais la plus difficile à guérir — ».

— « D'accord. — Mon malade tient un office important dans le cercle intérieur d'une société qui soutient que la perfection est en proportion de la perte de la densité des degrés d'être. Fidèle et sincère envers sa croyance, il regarde naturellement son corps comme une entrave dont il faut s'affranchir afin d'aspirer à l'essor ; il est simplement mourant de la suggestion.

— « C'est la principale cause de la dissociation de l'être ou de la soi-disant mortalité universelle — ».

Mon compagnon fut silencieux pendant quelque temps, puis il me dit : « — Cette idée de la suggestion universelle m'est nouvelle, mais ma propre expérience me l'a indiquée souvent comme la cause première de la mortalité. Je connaissais une sensitive de haute valeur pathotique et intellectuelle. Née directrice de la pensée, elle était pleine d'une saine énergie, parce qu'elle-même saine de mentalité et de corps. A une certaine époque, une jeune femme embrassa la philosophie soutenue par cette rare sensitive. Une amie et collaboratrice dévouée depuis longtemps lui fit remarquer plusieurs fois : — « A présent il vaut mieux que vous vous retiriez sur vos lauriers ; notre nouvelle adepte peut faire ce que vous ne pouvez pas et ne pourriez jamais faire — ». Depuis ce temps, l'énergie et l'intérêt lui manquèrent et en quelques mois, elle « se retirait sous ses lauriers »... Sous les lauriers qui ombrageaient le caveau familial.

La femme d'un de mes malades était accoutumée à se lever à trois heures pour donner à son mari une certaine potion calmante trop dangereuse pour la confier à une domestique. Quand son mari fut rétabli, elle continua tout naturellement de s'éveiller à la même heure sans associer

l'éveil avec la cause première. Un jour elle alla avec une amie chez une chiromancienne renommée.

Impressionnée par l'exactitude des remarques de cette femme, au sujet de son amie, elle la consulta sur son propre compte.

La chiromancienne examina soigneusement les lignes de sa main et lui décrivit des circonstances de sa vie passée et présente que seule l'intéressée pouvait connaître. Interrogée quant à l'avenir, la chiromancienne examinant encore les lignes dit : — « Votre vie future paraît à la fois tranquille et non tranquille ».

— « Alors, elle ne peut pas être de longue durée ; dites moi combien de temps j'ai à vivre — ».

L'AURISÉE

(*Suite*)

La cérémonie solennelle était fixée au lendemain. Pour se préparer à renoncer à jamais « au *monde*, au péché de la *chair* et aux suggestions du *diable* » Donna Ignacio, désormais sœur Saint-Paul, devait passer la nuit en prière dans l'oratoire particulier. Les nonnes avaient obtenu la permission de se promener dans le jardin clôturé entourant le jardin intérieur assigné d'habitude à leurs récréations.

Elles prenaient plaisir à errer dans les allées, sous les ombrages épais des Eucalyptus. Au bout d'un certain temps, le moine au visage expressif que Donna Ignacio avait auprès d'elle en reprenant connaissance, celui-là même que la supérieure Annunziata aimait si passionnément, entra dans le jardin. Ce fut alors vers lui un mouvement d'attraction irrésistible, ainsi qu'il arrive sans cause bien définie pour quelques rares élus qui deviennent des centres humains.

Un à un les assistants l'entourèrent, écoutant son éloquence sobre et profonde : il parla de la possibilité de franchir, même durant la vie terrestre, les portails qui conduisent de la mortalité à l'immortalité.

Tandis qu'il tenait ses auditeurs suspendus à ses lèvres et respirant à peine, les frères convers chargés des travaux du jardin fermèrent les portes des magnifiques serres du couvent dans lesquelles s'épanouissaient les fleurs et les fruits qu'ils allaient vendre avec grand profit au bénéfice de l'ordre.

Durant les brèves minutes où les portes étaient restées entr'ouvertes, plusieurs frères convers, dans leurs habits relativement courts, d'étoffe brune grossière, leurs petits capuchons abattus sur la tête étaient entrés du dehors.

Il se passa une scène étange :

L'orateur cessa de parler et levant son bras, il l'étendit vers l'est ; on put voir ainsi, tatouée sur son poignet, une marque semblable à celle observée chez l'homme qui avait offert la jeune châtelaine à Indra comme une offrande de l'onde.

Pleine d'étonnement et d'admiration, éblouie devant le visage transfiguré, devant le corps entouré d'un vêtement de lumière pareil à la neige dans l'ombre, l'Assemblée resta plus stupéfaite encore, pénétrée de respect et silencieusement craintive, en voyant l'homme monter vers le ciel, puis disparaître à tous les yeux, caché par un nuage.

La nouvelle miraculeuse se répandit comme une traînée de poudre et en quelques minutes le couvent fut abandonné.

Pendant que venait de s'accomplir le fait extraordinaire, la novice s'agenouillait, lasse et engourdie, devant l'autel au-dessus duquel, était ouvert un ciboire entouré de chandeliers d'or sertis de pierres précieuses, mais dont les bougies de cire n'étaient pas allumées.

Seule la lumière rouge de la lampe du sanctuaire illuminait faiblement l'autel et les gemmes les plus rares dont sa nappe était richement brodée. Pour la pénitente, tout était morne et vide ; elle ne gardait même pas conscience du changement qu'elle avait subi ; n'ayant aucune liberté de pensée, de parole ou d'action, elle agissait machinalement. La voix du cardinal prêtre vint impérieusement la tirer de sa torpeur. — « Je n'ai rien exigé de vous, si ce n'est l'obéissance : Venez et suivez moi. » Sans résistance elle se leva du prie-Dieu et passa à la suite du prêtre, par une porte étroite, dissimulée derrière l'autel sous une lourde tapisserie. Un longtemps après qu'ils eurent été té-

moins de l'Ascension du religieux, les assistants se tinrent obstinément debout, les regards attachés en haut, comme s'ils comptaient le voir réapparaître ; mais lorsque le nuage même qui se dirigeait vers l'est eut disparu, ils commencèrent à sentir la fraîcheur de l'air de la nuit et peu à peu les visiteurs d'abord, puis les prêtres et les religieux regagnèrent leur gîte. Quant aux sœurs habituées à l'obéissance, elles attendaient un ordre de leur supérieure qui gisait la face contre terre et qu'elles croyaient plongée en contemplation.

Comme elle continuait à ne donner aucun signe de vie, la vieille nonne l'appela par son nom et ne recevant pas de réponse, elle indiqua d'un geste à ses compagnes de la soulever doucement ; elles virent alors que sa figure était pâle jusqu'aux lèvres, elle s'était évanouie.

Un peu avant l'aube, la sœur qui devait relever la postulante de sa veillée nocturne, trouva l'oratoire désert.

Très surprise elle alluma une des bougies d'un autel latéral et à sa grande consternation, elle découvrit que non seulement la sœur Saint Paul, mais tous les riches ornements du maître-autel avaient disparu !

Elle courut porter l'étrange nouvelle et rencontra l'aumônier du couvent et qui brièvement questionna :

— « Vous venez de l'oratoire particulier !

— « Oui... et...

— « Un mot : le prêtre Cardinal y est-il ? »

— « Non, pourquoi ? »

— « Parce que lui et les deux religieux venus avec lui ont disparu. »

— « Disparus de même hélas ! la sœur Saint Paul et tous les précieux trésors du maître autel !

— « Quelque chose de plus important encore a été volé, ce sont les pièces légales signées par la novice pour la transmission de ses biens à notre communauté. »

Lorsque la mère Annunziata reprit ses sens, grâce aux soins dévoués que lui prodiguèrent ses compagnes, on lui

apprit avec ménagement la désastreuse nouvelle ; mais à peine sortie de son long évanouissement, cette cruelle annonce et la disparition même des immenses richesses cachées pour parer à tout événement politique pouvant amener un brusque coup d'Etat, la laissèrent dans une indifférence complète : Une seule pensée en effet remplissait son être à l'exclusion de toute autre :

« Mon rêve s'accomplit ! Entre moi et celui que j'aime, Indrada est intervenue ! »

Néanmoins, comprenant ce qu'on attendait d'elle en ces circonstances extraordinaires, elle visita les lieux dévastés et tout d'abord l'oratoire d'où la sœur Saint Paul avait disparu.

« Regardez,» dit-elle, à celle qui l'accompagnait, et sur le marbre nu de l'autel dépouillé, elle indiquait du doigt une mince rondelle blanche traversée d'une plume d'aigle.

*
* *

Vers l'heure du coucher du soleil, trois jours après l'extraordinaire disparition de Donna Ignacio, Maam marchait de long en large devant la chambre extérieure, attendant et guettant. Lorsque la lumière dorée se fut évanouie à la crête des rochers, sa fine oreille perçut un son de pas foulant les broussailles de la forêt qui conduisait aux « trois cavernes » lieu où depuis si longtemps reposait Indrada.

Il entendit presqu'aussitôt une note basse, tremblottante, semblable à celle du hoopoo, rapidement répétée. Il comprit ainsi qu'En Nser était de retour au « Nid d'Aigle ». Dès qu'il fut auprès de lui, Maam étreignit le jeune chef avec une affection touchante :

— « Ce n'est pas en vain, dit-il, que nous avons évoqué pour vous Indra le protecteur, puisque votre voyage s'est effectué sans danger. »

— « Autant que je sache, je ne courais aucun danger spécial en délivrant la femme qui m'a sauvé la vie ».

— « Autant que vous le sachiez, non, parce que vous pensiez être inconnu, mais parmi les envoyés du pape que vous avez croisés sur la route du couvent où Donna Ignacio était enfermée, l'un d'eux vous ayant rencontré naguère à Paris, s'empressa de vous signaler aux autorités françaises sans que nous ayons eu le temps de l'en empêcher. Cernée aussitôt, votre maison devint l'objet d'une minutieuse perquisition. »

— « Perquisition sans résultat... »

— « Néanmoins, en apprenant cette nouvelle, votre beau-père se rendit volontairement chez le Procureur de la République pour lui jurer, le visage tourné vers la Mecque, qu'en vous donnant sa fille il ignorait entièrement que vous fussiez le chef des brigands. Il ajouta que votre absence prolongée et l'abandon de votre jeune femme après si peu de temps de mariage l'avait d'ailleurs décidé à réclamer une annulation qui lui permît de donner « la perle du désert » à un de ses proches parents. Il se mettait enfin à la disposition des autorités pour leur prêter main forte et aider à vous capturer.

En Nser écouta avec calme le récit de Maam : « Je comprends dit-il, on a confisqué mes biens et on en veut à ma vie, mais qu'importe, puisqu'il me reste la liberté, mon nid d'Aigle et mes Aiglons ! »

— « Malheureusement un Aiglon est en danger ».

Les yeux foncés d'En Nser qui d'ordinaire rayonnaient la joie, se firent subitement sérieux et graves :

— « Quel Aiglon ? questionna-t-il. Dites-moi tout ce que vous savez ? »

— « C'est le jeune tenancier de l'auberge du village ; on l'a saisi, garotté et emmené nuitamment menottes aux mains à la prison la plus prochaine où il est gardé à vue ».

— « Il trouvera moyen de tromper la vigilance et de s'échapper... »

— « S'il était traité prisonnier ordinaire, peut-être, mais

on l'a lié et attaché par une chaîne à un anneau fixé au mur, comme on le fait pour un cheval. »

— « Alors, il me reste à trouver le moyen de le sauver ! »

— « En exposant d'autres de vos Aiglons, ou vous même, à une mort certaine ?.. »

Des larmes perlèrent au bout des longs cils baissés qui voilaient les yeux d'En Nser, tandis qu'il murmurait :

« Mon brave, mon fidèle Albert, non je ne saurais vous laisser mourir misérablement parce que vous avez refusé de me trahir... »

Maam posa sa main basanée sur le bras de son compagnon :

— « Ne vous inquiétez pas, dit-il ; sur tout ce que nous sentientons, nous avons puissance. Reposez-vous dans cette chambre cette nuit et concentrez votre pensée pathotique sur Albert. Vous formerez ainsi une voie visible d'ici à la cellule de sa prison, le reste sera facile comme cela arrivait autrefois pour les vaillants et fidèles, les chaînes tomberont; des mains inconnues ouvriront les portes et il sera libre de s'envoler, tel un Aiglon qui a quitté sa cage, vers son nid de rochers. »

— « Accomplissez cette œuvre et notre reconnaissance vous sera acquise à jamais ! »

— « Si vous le voulez, je vous montrerai une œuvre plus grande encore que celle-ci. »

— « Si je le veux ! Pensez-vous que j'oublie votre promesse au sujet d'Indrada ? » Pour toute réponse l'Indien prit En Nser par la main ; il le conduisit dans la seconde chambre dont il ferma et verrouilla la porte. Puis s'étant assis sur le tapis carré à côté du jeune chef :

— « Ecoutez-moi lui dit-il, non seulement avec vos oreilles extérieures, mais avec les oreilles de votre mentalité aussi. Tout ce qui est dans le monde des formes est composé: En proportion de la perfection de l'être individuel est la nature composée de tous les êtres terrestres ; l'homme

évolué est le plus complexe : de la conservation de chacun et de tous les êtres de l'être composé, dépend la continuité et l'intégralité du moi.

Chaque degré d'être *qui a conservé l'individualité est immortel, mais aucune individualité ne peut se manifester en une densité plus grande qu'elle même*, si ce n'est par l'intermédiaire d'un être.

Par exemple le moi mental individualisé dont l'âme des sens n'a pas atteint l'individualisation complète, peut être incapable de sentienter les densités nerveux et nervo-physique, de même que quelqu'un dont l'âme des sens est individualisée, mais trop tard pour l'individualisation complète du degré d'être nerveux peut être incapable de sentienter le degré nervo physique. Une des plus justes et des plus charitables de toutes les œuvres des illuminés est celle de la restauration du moi intégral des évolués du passé qui est pour ces êtres un éternel présent, parce que le temps et l'espace tels que l'homme les comprend n'existent pas pour les immortels. Il y a des êtres humains à la surface de la terre, auxquels, bien que les degrés de leur état nervo-physique soient intégraux, il manque certains degrés des états plus raréfiés de leur être unifié.

L'objet de ceux que nous appelons « l'ordre de la restitution de l'être » est de trouver ces extrêmement rares individualités et les ayant trouvées de leur restituer les degrés qui leur manquent parce que non individualisés ; pour la réalisation de cette splendide possibilité, ils veillent et travaillent sans cesse, sachant bien qu'un homme ainsi perfectionné est prééminemment capable de manifester celui d'où dérivent les sept attributs. »

— « La conception est magnifique, dit En Nser, mais je ne vois pas en quoi elle se rapporte à Indrada ?

— « La lumière de la passive avec laquelle un tel être actif est en rapport d'affinité, devient le plus sur fanal, non seulement pour ses degrés ayant conservé la totalité de leur individualité, mais aussi pour ses degrés moins

évolués qui ont perdu leur perfection de forme, tout en retenant une forme dans laquelle les parties constituantes conservent leur ensemble.

Généralement la radiance et l'ombre de la lumière passive est proportionnée à la passivité de son émanatrice et cette passivité atteint et conserve son plus parfait développement, dans le sommeil de transe.

— « Ceci, je le comprends comme une chose raisonnable, mais je ne vois encore pas le rapport direct avec Indrada ?»

— « Ecoutez : l'homme qui disparut du milieu de l'assemblée des sensitives, est le chef visible de « l'ordre de la restitution de l'être » dont le centre principal est au pays central. Ce que nous attendons, c'est le perfectionnement de celui qui sera capable de prendre la place de chef Invisible... »

— « Eh ! bien ? »

— « Pendant le sommeil de transe prolongé de l' « Aurisée » un à un, les degrés d'être imparfaits de l'Elu qui repose au milieu des siens au pays central, ont été attirés par la lumière de l'« Aurisée » et par des moyens soi-disant occultes, restitués à celui auxquels ils appartiennent. Ces degrés, il les a assimilés dans le repos. Ainsi notre but est enfin atteint ; le plus parfait des êtres humain et divin est au milieu de nous. »

Une expression de gravité profonde se répandit sur le beau visage d'En Nser lorsqu'il demanda :

— « Quel sera pour Indrada le résultat de l'œuvre merveilleuse ?

— « Par les soins du vénérable chef et de celle qui est sienne, la consacrée à Indra sera emmenée en sommeil au pays central et c'est au chef invisible qu'il appartiendra de l'éveiller ! De l'éveiller à la plénitude de la vie, de la lumière et de l'amour et à leur effet inéluctable de l'utilité. »

— Et si quelques souvenirs des anciens jours, des anciens

entourages la rattachaient au passé de la jeune châtelaine ?

— « Avec tous les honneurs, nous la ramènerions à son Home Européen. Nos passives sont à jamais libres. Mais il ne saurait en être ainsi, le sang de la race paternelle flue en elle trop richement ; en dehors même de cette raison, lorsque les sens plus raréfiés d'une receptrice et formatrice sont une fois éveillés ils ne s'endorment plus. Si la consacrée à Indra revenait parmi vous, elle s'y trouverait comme privée de lumière. »

« Les joies de la sentientation vers l'aspiration sont de toutes les plus irremplaçables et les plus exquises ».

— « Je comprends... je sais... hélas ! trop bien ! » murmura En Nser, et rabattant jusque sur ses yeux l'ample capuchon de son burnous il sortit dans la nuit étoilée.

*
* *

La première aube se dessinait à peine lorsqu'En Nser, — qui dormait du léger sommeil que seuls peuvent connaître ceux dont la liberté ou la vie sont menacés, — entendit des pas rapides s'approcher de la grotte sur le sol de laquelle il s'était étendu en quittant Maam.

« Se dressant en un clin d'œil, il avança vivement vers l'entrée et se trouva en présence de l'aubergiste du village qu'il savait avoir été saisi, lié et jeté en prison. Sa venue confirmait la promesse de délivrance qui lui avait été faite et la puissance de l'Indien. »

— « Quelles nouvelles, demanda le jeune chef ? en arrêtant son regard interrogateur sur le visage du nouveau venu qui semblait aussi pâle que la blafarde clarté de l'aube matinale. »

— « Les pires, mon chef... Ceux qui en veulent à notre vie, ont en leurs mains le plan du Nid d'Aigles... »

— « Vous en êtes sûr ? »

— « Absolument sûr. M'ayant enchaîné à un anneau

scellé au mur de ma cellule, on parla devant moi comme si j'étais déjà mort; j'appris ainsi non seulement que nos ennemis possédaient le plan, mais encore qu'une copie en avait été remise à l'officier, chargé de partir avec une forte escouade de cavalerie pour explorer les hauteurs du Nid d'Aigles. »

« L'ordre exprès est d'exterminer sans merci tous les Aiglons, y compris les femmes et les enfants, mais autant que possible de vous saisir vivant... »

— « Tout ira bien, dit En Nser avec calme. Allez vous reposer, buvez et mangez, car vous êtes épuisé par les émotions et la fatigue de la fuite. »

Après que l'Aiglon l'eut quitté, le jeune chef demeura un instant debout, immobile comme une statue et tandis que la blancheur de l'aube se changeait en une radiance rosâtre, il fit entendre le trémolo des notes plaintives et presque immédiatement, répondant au signal connu, Djillalli, son parent, et l'un des principaux parmi les Aiglons rejoignit le jeune chef.

Après lui avoir adressé rapidement et brièvement quelques mots à voix basse, En Nser dit à haute voix :

— « La femme qui sauva ma vie et que nous avons arrachée à la mort vivante du cloître se repose dans la chambre de l'est qui fut la mienne alors que j'étais Caïd. Jusqu'à ce qu'elle soit en état de décider où elle veut aller, il est nécessaire que nous agissions pour elle :

Occupez vous donc d'assurer son retour à la Cour Espagnole où elle sera placée sous la protection royale. Me promettez-vous de le faire sans perdre un instant ? »

— « Ce que vous désirez est notre loi... Mais vous?... »

— « Tout ira bien pour moi ; ne suis-je pas au milieu de mes aiglons, comme un père chéri au milieu de ses enfants ? »

*
* *

Cette nuit là même un officier conduisait par les sentiers étroits et serpentants de la montagne une escouade de

soldats montés. Sous le ciel sans lune, les cîmes rocheuses se dressaient semblables à des ruines fantastiques.

Tandis que l'officier était penché sur le plan qu'il essayait vainement d'étudier, son cheval s'arrêta net. Mettant alors pied à terre, il se tourna vers ses hommes et leur dit : « Nous sommes à deux pas du sombre ravin ou plutôt de l'énorme crevasse que les chevaux des bandits sont, à ce qu'on affirme, dressés à sauter. Le refus de mon cheval de bataille, qui est un pur sang de race, ne nous promet rien de bon ; j'irai cependant en reconnaissance afin d'examiner les difficultés. Vous pouvez faire halte ici. »

— « Pas un de nos chevaux n'est capable de franchir l'abîme, dit-il d'un ton désappointé en revenant au bout de quelques minutes ; tout ce que nous pouvons faire est d'utiliser les bois de pins tombés pour en faire un pont volant sur lequel nous tenterons de passer à pied. »

— « Pourquoi pas montés ? »

— « Parce qu'au fond du ravin il y a un bruit infernal causé sans doute par la chute d'un torrent, qu'un obstacle dans sa course ou quelque machination de ces diables de brigands fait gémir et remplir le vide de clameurs stridentes. Pas une bête de sang n'affronterait ce vacarme sans se cabrer et par conséquent sans rouler dans la ravine en précipitant son cavalier. »

Une heure plus tard quelques grands pins solidement liés bout à bout formaient un pont assez large pour permettre aux soldats de franchir l'abîme un à un. Ils se trouvèrent alors dans un étroit sentier, encaissé entre des rochers gigantesques et lorsqu'ils eurent marché d'un pas rapide durant quelques minutes la route toujours montante se détourna vers le Nord. A partir de ce point la gorge fut si resserrée, qu'afin d'éviter le cliquetis des armes contre les murailles de granit, les hommes les plus robustes durent ramener leur ceinturon de façon à maintenir leur épée en avant.

L'officier qui commandait le détachement s'engageait à peine dans l'étroit défilé qu'une balle de pistolet, habilement dirigée par une main invisible le tuait net.

Devenu le chef de l'expédition, l'officier en second, s'avança, palpa le corps, prit le plan dans les mains déjà raidies et se tournant vers les hommes leur dit d'une voix claire : — « Ne vous découragez pas, mes braves ; le plus difficile est fait. A vous bientôt le riche butin, les trésors, les belles femmes.., Passez en avant sans hésiter ! »

Un faible hurra couvert par les gémissements de l'abîme, suivit ces paroles et tandis qu'en conformité avec elles, le jeune officier franchissait hardiment le corps de son camarade mort, une seconde balle déchira l'air et cette fois encore troua le cœur qu'elle visait.

Dressés à l'obéissance, machinalement les hommes continuèrent la marche périlleuse et « passèrent en avant ». Ils tombaient un à un, barrant la route à ceux qui suivaient, et ce fut seulement lorsque les deux tiers de la compagnie eurent été tués que les coups cessèrent de pleuvoir, probablement parce que le splendide tireur n'avait plus de munitions.

Alors emjambant l'amas des cadavres, le reste de la troupe exaspérée « passa en avant » à la voix du sergent qui criait en essayant de dominer la clameur du gouffre : Cette fois nous sommes au but ; l'or et le plaisir nous appartiennent, nous entrons dans le nid d'aigles !

Bientôt en effet le bruit de l'abîme se fit lointain et les fumées qui s'élevaient çà et là des profondeurs rocheuses certifièrent la proximité du célèbre repaire.

Avec un cri de triomphe les soldats se précipitèrent et lorsqu'ils furent dans le cirque des rochers, ils virent un homme se tenant debout, seul, en une attitude rigide, les bras croisés sur sa poitrine.

Il portait le costume Turc et à son fez était fixé une plume d'aigle. Tout en lui respirait une dignité si calme que même les soldats portés au paroxysme de la colère

par les difficultés, les dangers et les fatigues de l'expédition se sentirent envahis d'une sensation inconnue de crainte et de respect. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de la forme immobile et hautaine pendant que circulait de bouche en bouche l'exclamation : « En Nser ! »

Désireux d'obéir à l'ordre qui avait été donné de le prendre vivant, le sergent fit signe à ces hommes de ne pas bouger, ni tirer et il parlementa :

— « Rendez-vous et je vous emmène sain et sauf; si vous résistez vous me mettez dans l'obligation de commander le feu... »

En Nser ne bronchait pas, ne répondait pas un mot, ce que voyant le sergent appela trois de ses hommes et s'avança à leur tête. Sortant alors un revolver de sa ceinture le jeune chef appuya le canon contre son cœur : — « Si vous faites un pas de plus prononça-t-il avec le plus grand calme je presse la détente... vous avez intérêt à me prendre vivant... »

Le sergent et les trois hommes reculèrent d'un pas.

— « A quoi sert de discuter, dit le sergent ; vous êtes en notre pouvoir, enfin !..

— « Oui, et c'est pour cela que je vous demande quelque minutes de répit, afin de décider de mon propre sort ; j'ignore encore s'il me convient de tomber vivant entre vos mains ou de vous abandonner la coque qui enferme mon être. »

Et comme le sergent hésitait :

— « Il n'est pas de pays qui n'accorde à un criminel, si vil soit-il, le temps de faire la paix avec Dieu, dit En Nser. »

— « Eh ! bien dépêchez-vous ; mais à votre place je ne me tuerais pas, car en définitive le pire qui puisse vous arriver, c'est de mourir et tant qu'il y a la vie il y a aussi l'espérance ! Un silence plana, durant lequel tous les yeux étaient fixés sur l'homme qui se tenait debout, immobile comme une statue au milieu du cercle des soldats.

La décharge d'un mousquet paraissant venir de derrière les rochers se répercuta de hauteur en hauteur, dérangean, les aigles qui s'élevèrent dans la blanche clarté lunairet décbupant leurs ombres sur le sol. Au même instant En Nser relevant la crosse du revolver toujours appuyé contre son cœur tira en l'air.

Croyant à une attaque le sergent fit feu et tous ses camarades l'imitèrent. Le bras droit de la cible vivante fut traversé d'une balle et le revolver roula par terre.

Elevant alors sa main gauche vers le ciel où planait un aigle royal, En Nser dit :

— « Ma vie pour mes aiglons ! J'ai couvert leur retraite et pas un d'eux n'a péri! »

— « Prenez-le vivant, commanda le sergent » ; à peine l'ordre était-il donné qu'une salve de mousqueterie cribla le corps de balles, mais en laissant intact le beau et fier visage de celui qui tombait, non comme une victime, mais comme un vainqueur.

Les soldats abandonnèrent le corps à l'endroit même où il était tombé et se précipitèrent dans les cavernes, avides d'assouvir leurs instincts de rapine et de volupté, mais ce fut bientôt dans la nuit tranquille un horrible concert d'imprécations.

Il n'y avait à l'intérieur ni aiglons, ni butin : le nid d'aigles était abandonné.

Après avoir déversé le flot de leurs malédictions, les soldats harassés se couchèrent sur le théâtre même qui avait vu depuis si longtemps les exploits des aiglons à quelque distance des monceaux de cadavres de leurs compagnons et à peine assez éloignés de l'abîme pour ne pas entendre sa voix attristée, gémir dans l'obscurité de la nuit.

Lorsque le jour vint à poindre le sergent donna ordre d'aller chercher le corps d'En Nser et de le placer sur un brancard de feuillages, afin de l'emporter à bras, par l'étroit sentier de la montagne ; mais les hommes partis

pour exécuter ce commandement revinrent déconcertés : Le cadavre avait disparu.

Cette nuit-là même, un coffre en forme d'arche était descendu le long des pentes du haut atlas et emporté vers la mer. Une lumière semblable à celle de l'arc-en-ciel, mais beaucoup plus éclatante, brillait au-dessus de l'arche.

Devant elle, marchait celui enlevé miraculeusement du milieu du groupe qui l'écoutait dans le jardin du couvent. Son poignet portait la marque observée par Zaza au bras de l'homme qui avait cueilli le jasmin blanc sous les fenêtres du château d'Indrada.

Immédiatement derrière l'arche venaient l'Indien et l'Indienne ayant fidèlement veillé et servi la jeune châtelaine durant son long sommeil au nid d'aigles.

Enfin, entourant l'arche et ceux qui la précédaient ou suivaient, se trouvaient trois cercles d'hommes revêtus du costume Turc : au fez rouge de chacun d'eux une plume d'aigle était fixée.

Par un étroit sentier conduisant plus directement vers la mer, quelques hommes portant comme les premiers le costume Turc, s'avancent en soutenant une litière soigneusement fermée et voilée de rideaux épais.

Respectueusement, avec des chants bas qui ont la solennité des évocations, ils la placent sur un canot attendant au rivage... Et les rameurs, dont le fez rouge est orné d'une plume d'aigle, relèvent leurs avirons en cadence, dirigeant le canot vers les eaux profondes. .

FIN

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher) — Imp DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).

ABONNEMENTS : France : **10** frs. , Etranger : **12** frs. ; Le Numéro **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ.

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins ;** *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I, II — Le Drame Cosmique
III — Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON